



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

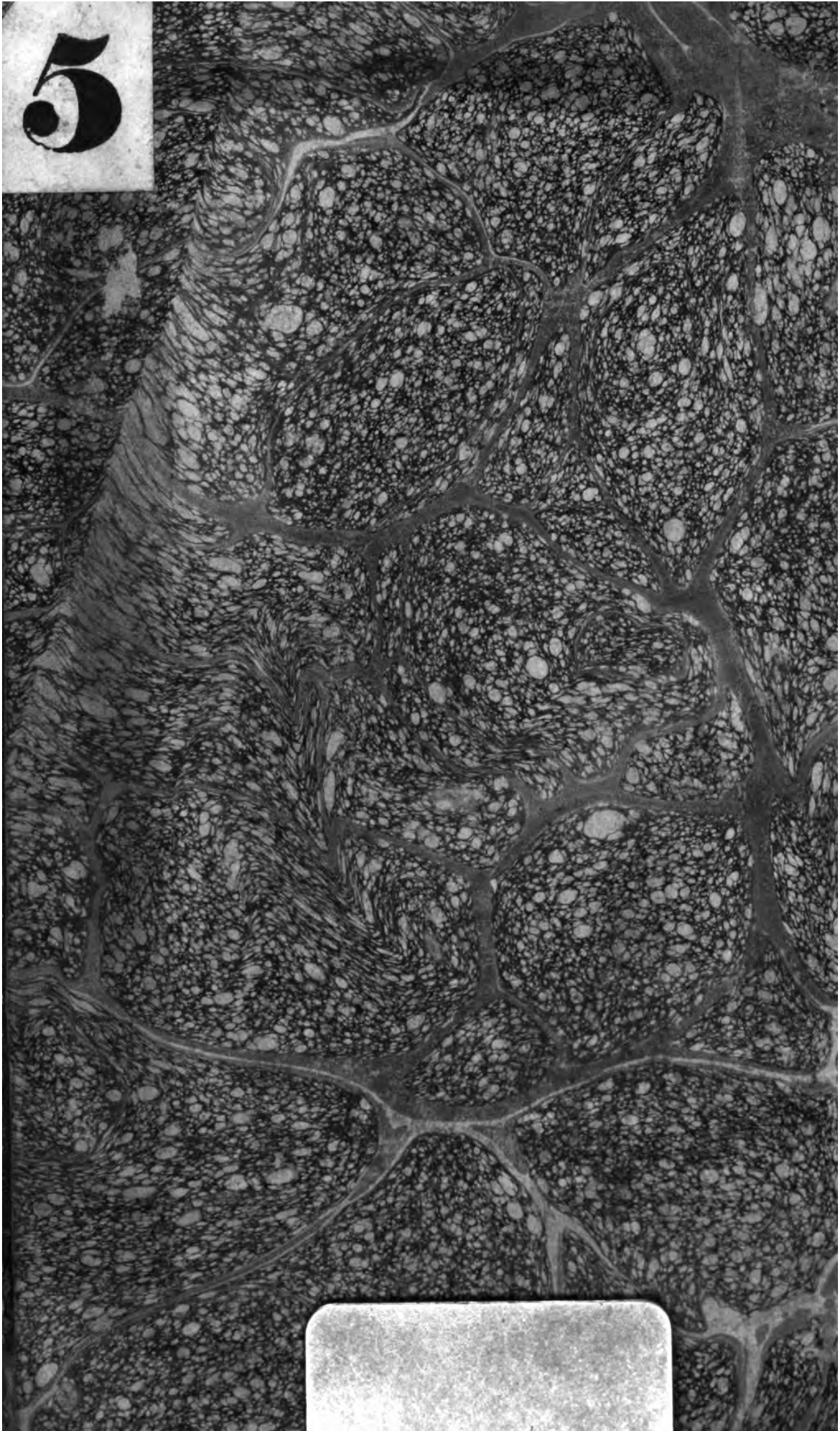
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

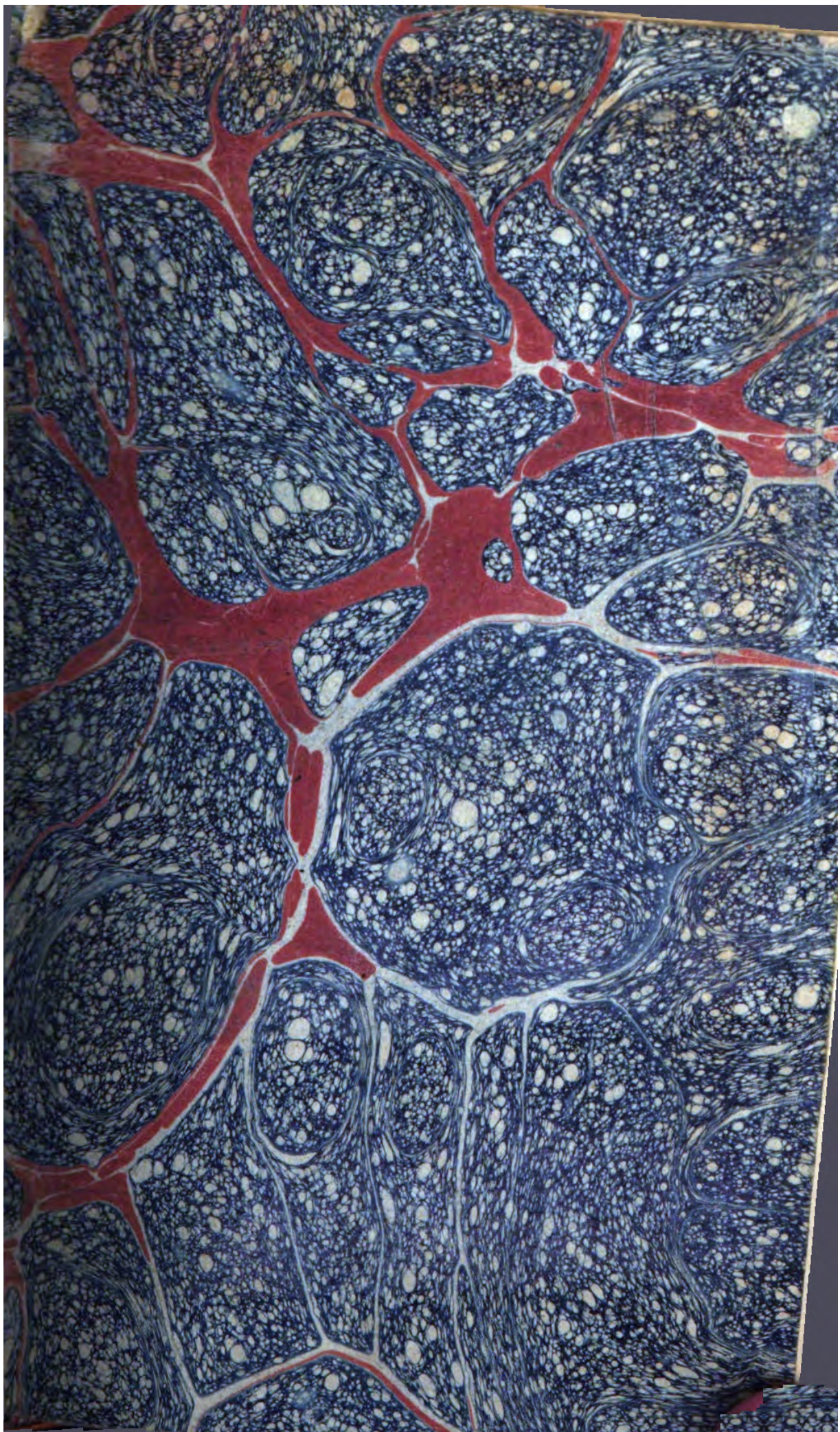


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



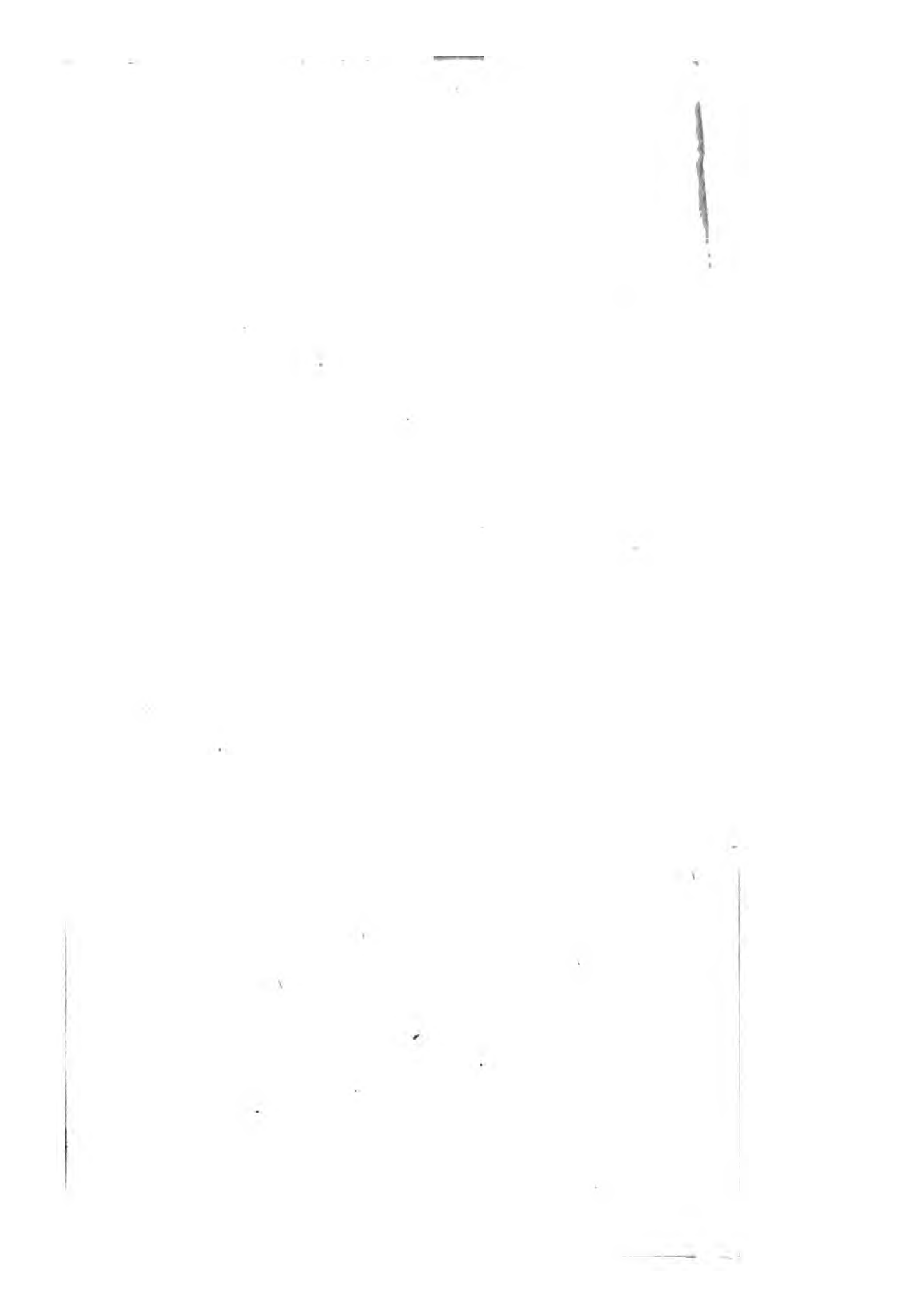
5





23747 6 21











*L. M. Sennox.*

**MEMOIRES**  
DE LA  
**COUR DE FRANCE,**  
*Pour les Années 1688. & 1689.*  
PAR **MADAME**  
LA COMTESSE  
DE  
**LA FAYETTE.**



A AMSTERDAM,  
chez **JEAN-FREDERIC BERNARD.**

M. DCC. XLII.

UNIVERSITY OF TORONTO

LIBRARY

ST. JAMES

ST. JAMES

British Museum duplicate

UNIVERSITY OF TORONTO





## AVERTISSEMENT.



*L est certain que Madame la Comtesse de la Fayette avoit écrit des Mémoires de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de France, depuis sa première jeunesse. Mais M. l'Abbé de la Fayette, son Fils, ayant eu la facilité de prêter indifféremment ses papiers à toute sorte de personnes, la plupart se trouvent aujourd'hui perdus, ou entre les mains des gens, qui ne s'en vantent pas. Le succès qu'auront sans doute ceux qui composent ce Volume, pourra engager les personnes, qui en possèdent d'autres, à ne pas en priver le Public. Car quoique ces Mémoires ne soient, à proprement parler, que des Fra-*

## AVERTISSEMENT.

gmens ; il est aisé néanmoins d'y reconnoître l'Auteur de la *Princesse de Clèves*, à une certaine élégance de style, qui a été jusqu'à présent le partage d'un bien petit nombre d'Ecrivains ; & l'on y trouve d'ailleurs quantité de ces traits originaux, qui ne peuvent certainement partir que d'une Dame élevée à la Cour.





# MEMOIRES

## DE LA COUR

### DE FRANCE;

Pour les Années 1688. & 1689.

Par Madame la Comtesse DE LA  
FAYETTE.

**L**A France étoit dans une tranquillité parfaite, l'on n'y connoissoit plus d'autres armes, que les instrumens nécessaires pour remuer les terres, & pour bâtir. On employoit les Troupes à ces usages, non seulement avec l'intention des anciens Romains, qui n'étoit que de les

A 3 tirer

tirer d'une oisiveté aussi mauvaise pour elles, que le seroit l'excès du travail. Mais le but étoit aussi de faire aller la rivière d'Eure contre son gré, pour rendre les Fontaines de Versailles continuelles. On employoit les Troupes à ce prodigieux dessein, pour avancer de quelques années les plaisirs du Roi, & on le faisoit avec moins de dépenses & moins de tems, que l'on n'eut osé l'espérer.

La quantité de maladies, que cause toujours le remuement des terres, mettoit les Troupes, qui étoient campées à Maintenon, où étoit le fort du travail, hors d'état d'aucun service. Mais cet inconvénient ne paroissoit digne d'aucune attention, dans le sein de la tranquillité dont on jouissoit. La Trêve étoit faite pour vingt ans avec toute l'Europe.

Les

Les Impériaux , quoique victorieux des Turcs avoient encore assez d'occupation pour nous laisser en repos , & l'on espéroit que des conquêtes quasi sûres auroient plus d'appas pour eux , que le plaisir d'une vengeance douteuse. L'Espagne étoit trop abaissée , pour nous donner une ombre d'appréhension ; l'Angleterre trop tourmentée dans ses entrailles , & les deux Rois trop liés , pour qu'il y eût rien à craindre. L'on étoit fort persuadé des mauvaises intentions du Prince d'Orange , mais nous étions rassurés par l'état de la République d'Hollande , dont le souverain bonheur consiste dans la Paix. Nous étions donc persuadés , que si la guerre commençoit , ce ne pourroit être que par nous.

Tout ce que je viens de dire laissoit au Roi le plaisir tout pur



de jouir de ses travaux. Ses Bâtimens , auxquels il faisoit des dépenses immenses , l'amusoient infiniment , & il en jouissoit avec les personnes qu'il honore de son amitié , & celles que ces personnes distinguent par dessus les autres. Il étoit bien persuadé , que si la Paix du Turc se pouvoit faire , ses ennemis se rassembleroient tous contre lui , mais cette pensée-là étoit trop éloignée pour lui faire de la peine ; cependant cet éloignement n'empêchoit pas que la politique ne lui fit prendre des précautions. Une de celles , que l'on jugea la plus utile ; fut de s'assurer de l'Electorat de Cologne , sans s'en saisir. Nous étions déjà les Maîtres de tout le haut Rhin , par la possession de l'Alsace ; il n'y avoit que Philisbourg , que nous n'avions pas , mais l'on bâtissoit une Place à Landau ,  
pour

pour rendre celle-là inutile aux Impériaux. Luxembourg nous mettoit tout le Pays de Treves dans notre dépendance, & une Place appelée le Mont-Royal, que nous faisons sur la Moselle, nous en rendoit entièrement les Maîtres. Par là l'Electeur de Treves, celui de Mayance & le Palatin étoit entièrement sous notre coulevrine, & les Ennemis du Roi ne pouvoient pas aisément se faire un passage par ces endroits-là. L'Electorat de Cologne étoit donc le seul, dont nous ne fussions pas les Maîtres, Nous l'avions été par la liaison que M. l'Electeur de Cologne avoit toujours eue avec le Roi ; mais on le voyoit dépérir, & il ne pouvoit vivre encore longtemps. Comme les Chanoines de cette Eglise sont tous Allemands, & qu'il en faut nécessairement

élever un à la dignité d'Electeur ; le Roi n'en trouvoit aucun dans ses intérêts , que le Prince Guillaume de Furstemberg , qui y avoit toujours été , à qui il avoit donné l'Evêché de Strasbourg , après la mort de son Frere , qu'il avoit fait Cardinal , & à qui il avoit donné quantité de Bénéfices en France. Il avoit été de tout tems attaché au Roi , & c'étoit son Frere & lui , qui avoient menagé tous les commencemens de la Guerre d'Hollande. Le Roi jugea donc qu'il lui étoit nécessaire de l'élever à cette Dignité , & l'on crut que l'on y réussiroit plus aisément , en le faisant du vivant de M. l'Electeur , qu'en attendant après sa mort. On fit donc consentir l'Electeur , à demander un Coadjuteur. On s'assembla , & après beaucoup de difficultés , que formèrent les Partisans de  
l'Em-

l'Empereur & de l'Empire , M. de Furstemberg fut élu Coadjuteur. On crut en ce Pays-ci , que c'étoit une affaire faite , & que rien ne pouvoit plus empêcher qu'il ne le fût. On dépêcha des Couriers à Rome & à Vienne. A Rome , pour avoir les Bulles , à Vienne pour l'Investiture. Toutes les deux furent refusées. L'Empereur refusa par son intérêt particulier , & le Pape par une opiniâtreté épouvantable , mêlée d'une haine pour la France , & le tout couvert du voile de Religion & de zele pour l'Eglise. On ne peut pas dire que le Pape ne soit homme de bien , & que dans les commencemens il n'ait eu des intentions très-droites , mais il s'est bien écarté de cette voye d'équité & de justice , que doit avoir un bon Pere pour ses Enfans. Je crois que l'on ne doit pas trouver

mauvais , qu'il ait aidé l'Empereur , le Roi de Pologne & les Vénitiens , dans la Guerre qu'ils avoient contre les Infidèles. On peut même soutenir le parti qu'il a pris sur l'affaire des Franchises , & il est excusable d'avoir été offensé contre les Ministres de France , sur tout ce qui s'est passé dans les Assemblées du Clergé. Car c'est son autorité , qui est la chose dont l'humanité est plus jalouse , que l'on attaque , & quand l'humanité n'y auroit point de part , & qu'un Pape en seroit défait en montant sur le Trône de S. Pierre , ce seroit l'Eglise & ses Droits qu'il défendrait : mais un endroit où le Pape n'est pas pardonnable , ni même excusable , c'est la manière dont il s'est comporté dans l'affaire de Cologne. Pendant le reste de vie de M. l'Electeur de Cologne , il refusa les  
Bulles

---

Bulles à M. de Furstemberg, qui avoit pourtant été élu Coadjuteur canoniquement, & qui avoit eu toutes les voix nécessaires, sans que le parti de l'Empereur, qui propoisoit un Frere de M. de Neubourg, l'eût pu empêcher. Le Pape savoit l'état où étoit M. de Cologne, & qu'en ne donnant point de Bulles au Coadjuteur, il falloit recommencer l'élection à la mort de l'Electeur. La raison du Pape pour ne lui point donner de Bulles, fut, que c'étoit un homme qui avoit mis le feu dans toute l'Europe, qui étoit cause des Guerres passées, que celles qui viendroient en seroient toujours une suite, qu'un homme, comme celui-là n'étoit pas digne de remplir une aussi grande place, & que, s'il y étoit une fois, il entreprendroit encore plus aisément de troubler le repos

pos de la Chrétienté. Le Pape s'applaudissoit d'une raison, qui paroissoit sortir des entrailles du Pere commun des Chrétiens, & refusoit cette grace au Cardinal de Furstemberg, parce qu'il étoit appuyé de la France, & que c'étoit prendre une vengeance grande & certaine du Roi, qu'il avoit trouvé opposé aux choses qu'il avoit voulu.

Dans le tems que le Roi sollicitoit le plus fortement les Bulles du Coadjuteur, & que le Pape y étoit le plus opposé, l'Electeur de Cologne vint à mourir, & laissa vacant, outre l'Archevêché de Cologne, l'Evêché de Munster, celui de Liége & celui d'Hildesheim. L'intention du Roi étoit, que M. de Furstemberg en remplît le plus qu'il se pourroit; mais il s'attachoit le plus fortement à ceux de Cologne & de Liége, comme

comme les plus voisins de ses Etats & par conséquent les plus nécessaires. L'obstination du Pape à refuser les Bulles , faisoit qu'il falloit refaire une nouvelle Election , & que la Coadjutorerie, que l'on avoit donnée au Cardinal de Furstemberg étoit entièrement inutile. Il demeuroid seulement, pendant le Siège vacant, Administrateur de l'Archevêché , & comme il avoit gouverné pendant toute la vie du feu Electeur , il étoit entièrement Maître des places & avoit un assez grand crédit parmi les Chanoines. On fut après la mort de l'Electeur , un tems assez considérable , sans procéder à l'élection ; mais pourtant selon l'usage ordinaire , l'Evêque de Munster & celui d'Hildesheim furent nommés , sans qu'il fut question de M. de Furstemberg : aussi ne s'étoit-on donné du côté  
de



de la Cour, qu'un médiocre mouvement, pour lui faire remplir ces deux places ; il n'en étoit pas de même de celle de Cologne, on y avoit envoyé le Baron d'Asfeld, homme de beaucoup d'esprit, que M. de Louvois employe souvent dans des Négociations ; on fit avancer des Troupes sur les Frontieres ; on envoya de l'argent dans l'Archevêché de Cologne, pour distribuer aux Chanoines & à des Prêtres, qui sont au deffous des Chanoines, & qui ont une voix élective, mais qui ne peuvent jamais être élus. L'Empereur opposa pour Négociateur à Asfeld, le Comte de Launits, homme, à ce que l'on dit, de peu d'esprit, mais qui avoit pourtant réussi à mettre M. l'Electeur de Baviere dans les intérêts de l'Empereur ; il est vrai, que sa Femme y avoit eu plus de part  
que

que lui, car M. l'Electeur en étoit devenu amoureux, & il est difficile de trouver des gens qui persuadent mieux que les Amans ou les Maitresses. M. de Lauenits proposa aux Chanoines l'Evêque de Breslau, Fils de l'Electeur Palatin, & Frere de l'Impératrice, pour Archevêque de Cologne : il fut peu écouté, & l'on espéroit une heureuse Négociation, à l'égard du Cardinal de Furstemberg. Quand l'Empereur vit que l'affaire ne pouvoit pas réussir pour l'Evêque de Breslau, on fit proposer le Prince Clement de Bavière, Frere de M. l'Electeur. Il n'avoit pas l'âge, & il ne pouvoit pas y avoir une plus grande opposition, mais on couvrit ce défaut d'un prétexte spécieux d'avantage pour l'Electorat : qui fut, que M. le Prince Clement n'en jouiroit, que quand il auroit l'âge, que l'on  
en

en donneroit l'administration à des Chanoines , jusqu'à ce tems-là , & que les revenus seroient employés à rétablir l'Archevêché , qui étoit en désordre. En même tems on présenta des Brefs du Pape , qui dispensoient M. le Prince Clement d'âge. Le Pape y représentoit les services de M. l'Electeur pour la Chrétienté & l'avantage de l'Archevêché : il ne falloit pas être trop éclairé , pour discerner les mouvemens qui le faisoient agir , aussi les regarda-t-on en France comme on devoit. Les Hollandois n'étoient pas encore entrés fort avant dans cette Négociation , & le Prince d'Orange sur tout avoit peu paru , & ne s'étoit pas pressé de faire beaucoup de pas , de peur que l'on ne les détruisît ; mais afin que l'on n'en eût pas le tems , il envoya la surveillance de l'Electon , à  
Co-

Cologne, un nommé Isac, qui est son Maître d'Hôtel, & le seul qui partage sa confiance avec le Comte de Benting, \* mais pourtant avec cette différence, que l'un se trouva là comme son ami, & l'autre presque comme son premier Ministre, & comme un homme qui lui est très-utile. Ils se rendirent à Cologne, avec des Lettres de change considérables, qui déterminèrent entièrement ceux qui balançoient, qui pourtant avoient donné leurs voix au Cardinal, quand il avoit été question de le faire Coadjuteur. On procéda à l'Élection le jour que l'on avoit assigné; & on la fit avec toutes les voix ordinaires des vingt-quatre Chanoines, dont est composé le Chapitre de Cologne. Le Cardinal de Furstemberg  
eut

\* Connu depuis sous le nom de Mylord Potland.

eut treize voix, le Prince Clement huit, & deux autres en eurent chacun une. Il y en eut une de ces deux-là, qui se joignit ensuite à celles qu'avoit déjà le Cardinal, de manière qu'il en eut quatorze. Comme celui qui a plus de voix doit l'emporter, selon les apparences; on proclama le Cardinal Electeur. Ceux qui étoient dans le parti du Prince Clement firent une espece de protestation, & se retirèrent chacun chez eux, sans vouloir assister à la proclamation. Cependant le voilà déclaré Electeur: pour l'être parfaitement il lui manquoit & les Bulles du Pape, & l'Investiture de l'Empereur. M. le Cardinal de Furstenberg eut d'abord recours au Roi pour le soutenir: le Roi lui envoya des Troupes, qui pourtant prêtèrent le serment entre les mains du Cardinal, comme Electeur.

Electeur. Il en remplit les places de l'Archevêché, & y mit des Commandans François.

Pendant tout ce tems-là, une grande partie de l'Infanterie du Roi étoit à Maintenon. Sa Cavalerie étoit campée en différens endroits. M. de Louvois étoit malade, & prenoit les eaux à Forges, pour rétablir sa santé. Les maladies de Maintenon commençoient d'une si grande violence, que l'on étoit obligé de mettre les troupes dans des Quartiers, & l'on comptoit que le travail continueroit encore six semaines ou deux mois. Il ne paroissoit pas que l'on dût prendre des partis violens pour cette année. M. de Louvois revint de Forges, & deux jours après on envoya au Marquis d'Huxelles, qui commandoit le Camp de la Riviere d'Eure, des ordres, pour en  
faire

faire décamper toutes les troupes. Le bruit se répandit alors, que l'on alloit déclarer la guerre. On parla d'augmentation de troupes, & on donna peu de tems après des commissions pour de nouvelles levées. On apprit en même tems la nouvelle de la prise de Bellegrade ; on jugea les Turcs dans une impuissance entière de soutenir encore la guerre : il étoit extrêmement question de paix entr'eux & l'Empereur, & l'on ne pouvoit pas douter, que si elle se faisoit une fois, toutes les forces de l'Empire ne retombassent sur nous.

Les affaires de Rome alloient de mal en pis ; personne ne pouvoit vaincre l'opiniâtreté du Pape. Elle étoit trop bien fomentée par les gens, en qui il avoit le plus de confiance, & ceux, qui eussent pû lui parler, pour le faire changer de sentimens,

sentimens , lui étoient trop suspects. Le Roi se résolut d'y envoyer Chanlay , homme en qui M. de Louvois a une très-grande confiance, & qu'il employe volontiers. Le Roi le chargea d'une lettre de sa main pour le Pape, avec ordre de n'avoir aucun commerce avec M. de Lavardin, son Ambassadeur, ni avec M. le Cardinal d'Estrées, qui faisoit toutes les affaires du Roi. Son instruction étoit de s'adresser à Cassoni, le Favori du Pape, & puis au Cardinal Cibo. Il s'acquitta de ses ordres en homme d'esprit; mais il eut le malheur de ne pas réussir. Cassoni & Cibo se moquèrent de lui, ils se le renvoyèrent l'un à l'autre, & il s'en revint, sans avoir vû que l'Italie. Son voyage ne servit qu'à donner du chagrin au Cardinal d'Estrées, & à M. de Lavardin, & à grossir le manifeste  
que



que le Roi fit publier dans le tems que l'on partit pour le commencement de la guerre

Quand l'Élection de Cologne fut faite, les Chanoines de Liège s'assemblèrent pour la leur. Nous avions un très-grand besoin d'un homme qui fût dans nos intérêts, & le Roi voulut absolument que ce fût le Cardinal de Furstemberg, mais à peine fut-il seulement question de lui dans l'Élection. On offrit au Roi d'élire le Cardinal de Bouillon; mais Sa Majesté étoit trop mal contente de lui & de toute sa Famille, pour en souffrir l'élévation. Le Roi dit qu'il ne le vouloit pas, & en même tems donna ordre au Cardinal de Bouillon de donner sa voix, & d'engager celles de ses amis pour Furstemberg. Il y a apparence qu'il ne fit pas ce que le Roi avoit souhaité de lui,  
&

& il fit en très mal-habile homme, car d'abord il s'engagea, & promit tout ce que le Roi voudroit, & puis il écrivit une Lettre au Pere de la Chaise, Confesseur du Roi, où il lui demandoit son conseil, & prétendoit que sa conscience l'engageoit à d'autres intérêts que ceux qui lui étoient prescrits par le Roi. Enfin on vit clairement, peu de tems après, que l'on n'avoit pas lieu d'être content de sa conduite, car on fit arrêter son Secretaire chez Mr. de Croissy, & peu de tems encore après, un Sous - Secretaire. On élut donc un autre Evêque de Liege que Furstemberg. C'est un Gentilhomme du País, un très - saint homme, que l'esprit ne conduit pas à de grands desseins, & qui peut-être, à l'heure qu'il est, est très - fâché d'avoir été élu. Le Roi fut offensé que le Chapitre

de Liege n'eut pas suivi ses intentions, mais il s'en consola par la quantité de contributions qu'il espéra de tirer de tout le païs.

On ne songea plus qu'à soutenir l'élection du Cardinal de Furstemberg à Cologne. On y fit marcher plus de troupes qu'il n'y en avoit déjà ; & l'on envoya Mr. de Sourdis pour commander dans le Païs. On fit des propositions à Mr. l'Electeur de Baviere, & on esperoit qu'il les pourroit accepter, parce qu'on prétendoit que sa Femme ne pouvoit point avoir d'enfans, & que le Prince Clement n'avoit point envie de s'engager dans l'Etat Ecclesiastique ; mais la grossesse de M<sup>e</sup>. l'Electrice qui vint quelque tems après, ne laissa plus d'esperance.

En même tems que l'on apprit que les Elections avoient mal réussi, le Roi eut avis que le  
Prin-

Prince d'Orange faisoit un armement de mer prodigieux , qui regardoit l'Angleterre. Il avoit eu des conferences avec Mr. l'Electeur de Brandebourg , & avec Mr. de Schomberg. D'abord on avoit cru que ces entrevûes n'étoient que pour nous empêcher d'être maîtres de l'Electorat de Cologne, mais le Prince d'Orange achetoit des troupes de tous côtez pour charger ses vaisseaux. Enfin on disoit que depuis l'Armée navale de Charles-quin on n'en avoit pas vû une plus formidable. Sa Majesté donna avis au Roi d'Angleterre que tous ces apprêts-là le regardoient. Le Roi d'Angleterre n'en fut pas plus émû , parce qu'il ne le crut pas. Quand le Prince d'Orange vit son dessein découvert , il se pressa plus qu'il n'avoit fait , & répandit de très-grandes sommes d'argent pour

être en état de partir, au plutôt, étant bien persuadé que les grands desseins réussissent difficilement quand ils sont éventez & longs dans l'exécution. Sa Majesté ne laissa pas d'offrir au Roi d'Angleterre de le secourir toutes les fois qu'il en auroit besoin.

Pendant ce tems-là on se préparoit à faire une campagne ; on avoit fait une grande promotion d'Officiers generaux, on en avoit fait marcher en differens endroits : on voyoit bien qu'il y auroit quelque chose avant la fin de l'année. Les Courtisans étoient dans un grand embarras, si le Roi marcheroit lui-même, ou s'il n'enverroit qu'un Marechal de France aux expéditions que l'on méditoit. L'embarras étoit aussi grand pour eux, de quel côté l'on marcheroit. Le Roi avoit fait

fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque chose contre l'Angleterre, il leur déclareroit la guerre. Il avoit fait la même menace à Mr. le Marquis de Castanaga Gouverneur des Païs-bas. Beaucoup de gens trouvoient que Namur étoit une Place absolument nécessaire au Roi, & croyoient que l'on s'en feroit. Enfin chacun jugeoit selon sa fantaisie, ou selon ses connoissances. Tout ce qui paroissoit sûr, étoit qu'il y avoit un dessein considérable. La Cour devoit partir pour Fontainebleau dans cinq ou six jours, quand le Roi declara qu'il ne marcheroit pas, mais qu'il envoioit Monseigneur pour prendre Philisbourg & le Palatinat, & que Mr d. Duras, que l'on avoit déjà envoyé à son Gouvernement de Franche-Comté, il y a-

voit du tems , commanderoit l'Armée sous lui. Monseigneur partit trois jours après que son voyage fut déclaré , & se rendit en douze jours devant Philisbourg. Mr. de Boufflers avoit un corps de troupes considerable en-deça du Rhin , & le Marechal d'Humieres avoit marché avec un autre dans le país de Cleves & de Luxembourg, afin que si les troupes , que l'on disoit toujours qui s'assembloient auprès de Cologne , faisoient le moindre mouvement , il fût en état de se porter où il seroit necessaire. Mr. de Boufflers prit d'abord avec son Armée une petite Place à Mr. le Palatin dans la Lorraine Allemande , appelée Keiserlautre. Le Marquis d'Huxelles , qu'on avoit envoié devant en Alsace pour servir dans l'Armée de Monseigneur , en prit une autre appelée Neu-

Neustat , & vint ensuite se rabattre sur un ouvrage à corne de Philisbourg , qui étoit en-deçà du Rhin , & dans le même tems Mr. de Monclas , qui commande en Alsace , investit la Ville de l'autre côté du Rhin. Le Roi partit de Versailles pour aller à Fontainebleau , & fit publier en même tems un Manifeste , où il rendoit raison de toute sa conduite avec l'Empereur , avec le Pape & avec tous ses voisins. Madame la Dauphine n'y fut que trois jours après lui , parce qu'elle étoit très-incommodée , & depuis longtems. Monseigneur fit son voyage en onze jours & le fit dans sa chaise jusqu'à Sarbourg. Sa Cour étoit composée de peu de personnes par le chemin , les Officiers se rendant devant à leurs emplois , & ses Courtisans n'ayant pas aussi eu le tems de faire des Equipa-



ges. Le Roi lui avoit donné Mr. de Beauvilliers pour moderateur de sa jeunesse. A Sarbourg il monta à cheval & fit une très-grande journée : il avoit appris à Dieuse que l'on avoit ouvert quelques boyaux devant la Place, il apprit en même tems la prise de Keiserlautre par Mr. de Boufflers. Il fut en trois jours de Sarbourg à Philisbourg, & eut un vilain chemin & très long. En arrivant devant Philisbourg, quoiqu'il fut très-fatigué, il ne laissa pas d'aller voir la disposition de tout avec Mr. de Duras, qui commandoit l'Armée sous lui, & qui étoit venu au devant de Monseigneur un peu par de-là le pont, qui étoit à une lieue & demie au-dessus de Philisbourg. St. Pouange, qui representoit Mr. de Louvois à cette Armée, y vint aussi avec Mr. de Duras. Tout le monde fut assez

assez long-tems sans Equipage , & même Monseigneur , parce que le tems étoit très-avancé pour un siege aussi considérable que celui-là , & que l'on faisoit passer les troupes & les choses necessaires pour le siège , préféablement à tout. On continua la tranchée , qui avoit été commencée en l'absence de Monseigneur , où il montoit d'abord deux Bataillons de Garde , & on l'appella *la Tranchée du haut Rhin* , parce qu'elle suivoit le cours de la Riviere. Trois jours après que Monseigneur fut arrivé , on ouvrit une autre tranchée à l'opposite de celle-là , que l'on appella *le bas Rhin* , & l'on y envoya un des Bataillons qui montoit à l'autre. Six jours après l'arrivée de Monseigneur , on ouvrit encore une autre tranchée , qui fut appellée *la grande Attaque* , où il montoit deux Batail-

lons, avec un Lieutenant General & le Brigadier de jour : aux deux autres montoit un Marechal de Camp. Deux jours avant que l'on ouvrit cette tranchée, un Ingenieur nommé la Lande, qui avoit été dans la Place pendant que les Imperiaux l'avoient assiégée, fut emporté d'un coup de canon en allant reconnoître le travail qu'il devoit faire faire, Sa mort ne laissa pas que de fâcher Mr. de Vauban, parce que c'étoit lui qui avoit le plus de connoissance de la Place, encore étoit elle changée depuis qu'il en étoit sorti. Les assiegez firent toujours un feu de canon prodigieux ; il ne se passa rien du tout à l'ouverture de la tranchée, & il n'y eut personne de considérable ni de tué ni de blessé. Le premier homme qui le fut, ce fut Sarfé, qui, en venant du Quartier

tier

tier où étoit campé son Regiment & celui de Monseigneur, eut le poignet emporté d'un coup de canon.

Pendant que Monseigneur étoit occupé au siège, il détacha Mr. de Monclas, Mestre de Camp Général de la Cavalerie, & Lieutenant Général, avec une partie de la Cavalerie, pour entrer dans le Palatinat. Il se saisit de quelques petites villes où il n'y avoit aucune Fortification, & y demeura pour entreprendre quelque chose de plus considérable quand l'occasion s'en présenteroit. Les trois ou quatre premières nuits de tranchée se passèrent très-doucement. On avançoit pourtant beaucoup le travail, mais notre canon fut tout ce tems-là à mettre en batterie. La quatrième nuit on emporta aux ennemis un petit retranchement l'épée à

la main. Le Regiment d'Auvergne étoit de tranchée. Presse, qui en est Colonel, y fut bléssé. Le matin les Ennemis firent semblant de faire une sortie, ils trouvèrent des travailleurs avec la tête du Regiment d'Auvergne qui s'ébranla, parce que les travailleurs s'étoient renversés sur eux; mais la plûpart des hommes qui étoient sortis furent tués & faits prisonniers. Catinat, qui étoit de tranchée ce jour-là, eut une bale dans son chapeau & se donna beaucoup de mouvement, comme il fit pendant tout le siège, après Mr. de Vauban. Ce fut sur lui aussi que le siège roula le plus: c'est un homme en qui Mr. de Louvois a beaucoup de confiance & en qui il n'en peut trop avoir. D'un commun consentement personne n'a plus d'esprit ni de mérite que lui.

Pendant

Pendant ce tems - là Monseigneur envoya ordre à Mr. de Monclas de tâcher de prendre Heidelberg Capitale du Palatinat. La ville est d'une Conquête aisée, elle est le long du Neckker entre deux colines fort élevées. D'un côté est le Château, résidence ordinaire des Electeurs Palatins, qui est assez beau & assez bon. Mr. de Monclas n'avoit pas d'Infanterie & n'avoit que quelques pieces de canon, ainsi il eût difficilement réussi en l'attaquant par les régles. Le Grand-Maitre de l'Ordre Teutonique, fils de Mr. l'Electeur Palatin, étoit dedans avec peut-être sept à huit cens hommes des troupes de son Pere. On trouva que la voye de l'honnêteté étoit la meilleure, & Chanlai, qui étoit avec Mr. de Monclas, se chargea du compliment. Il lui dit qu'il venoit de la  
part

part de Monseigneur pour savoir sa résolution, qu'il seroit fâché qu'il lui arrivât du mal. Enfin Chanlai par les bonnes raisons, fit que M le Grand-Maître, tout malade qu'il étoit, se résolut d'abandonner le Château, & de s'en aller trouver son Pere, qui étoit allé dans le Duché de Neubourg. Chanlai fit la composition pour la Garnison telle qu'il plut au Grand - Maître, qui demanda qu'elle fût conduite à Manheim, Place du Palatinat. On le lui accorda ; mais comme le dessein étoit d'assiéger Manheim aussitôt que Philisbourg seroit pris, & que par conséquent il ne nous convenoit pas qu'il y entrât un renfort aussi considérable, on fit partir Rubantel, Lieutenant Général, avec ce qui restoit de Cavalerie dans le camp, hors ce qui étoit nécessaire pour le garder, & on l'envoya

l'envoya faire semblant d'investir  
Manheim. Quand la Garnison de  
Heidelberg, qui étoit déjà beau-  
coup diminuée, se présenta pour  
y entrer, on lui dit qu'on ne lais-  
soit pas entrer des troupes dans  
une place investie : ainsi il fallut  
qu'elle prit son chemin pour s'en  
retourner dans le País de Neu-  
bourg. Quand il l'eut vûë partir,  
Rubantel s'en revint au Camp  
devant Philisbourg. Cependant  
l'attaque du haut & du bas Rhin  
devinrent les bonnes, on prit  
l'ouvrage à corne sans aucune  
difficulté, & on leur prit quelque  
monde dedans, entre autres un  
Neveu de Mr. de Staremborg,  
Gouverneur de la Place, nommé  
le Comte d'Arco : on y perdit très-  
peu de monde. De personnes de  
marque il n'y eut que le fils de  
Mr. Courtin, qui étoit à la suite  
de Mr. de Vauban, qui y fut  
tué,



tué, & il le fut par nos gens, parce qu'il ne savoit pas le mot de raliement. La grande attaque alloit très-foiblement, parce qu'il y avoit une flaque d'eau assez considerable à passer, qui faisoit une espece d'avant-fossé. Mr. de Vauban n'étoit occupé que d'épargner du monde & craignoit extrêmement les actions de vigueur. On avoit fait des batteries fort considerables de canon & de bombes, mais elles ne faisoient pas grand mal aux assiegés, & au contraire leurs canons, dont ils avoient quantité, & qui étoient bien servis, rasoient absolument la queuë de la Tranchée, & nous tuoient toujours des gens; mais ils faisoient un feu si médiocre de leurs mousquets, qu'ils ne nous détruisoient pas par ce moyen beaucoup de monde. Le Bordage, qui étoit Maréchal de Camp, & qui

qui s'étoit converti depuis peu , fut tué d'un coup de mousquet par la tête, & ne vécut que deux heures après l'avoir reçu. Trois jours après, Nesle, qui étoit aussi Maréchal de Camp, en reçut un au même endroit, & mourut un mois après à Spire. C'étoit un fort honnête garçon, d'un esprit médiocre, mais assez aimé, malheureux, & ses malheurs lui étoient une sorte de mérite. Le Marquis d'Huxelles, Lieutenant Général, fut aussi blessé dans le même tems d'un coup de mousquet entre les deux épaules; mais le coup fut heureux. On passa la flaque d'eau. A la grande attaque on prit une redoute, que les ennemis abandonnèrent d'abord qu'ils furent attaqués, & les jours suivans on prit quelque Angle de la Contrescarpe: cependant on voyoit bien que ce n'étoit pas la  
bonne

bonne attaque , on avoit fait des batteries dans l'ouvrage à corne & on avoit fait aussi une brèche très - considérable à l'ouvrage à couronne , dont le revêtement n'étoit pas bon. Le Lieutenant Général changea de poste & prit l'attaque du Rhin : car ces deux-là n'étoient devenuës qu'une. Mr. le Duc du Maine , qui étoit Volontaire , & qui avoit été obligé de suivre l'exemple des autres Volontaires, dont le nombre étoit excessif : c'est-à-dire de choisir un Regiment pour monter la Tranchée avec , avoit choisi le Regiment du Roi , qui a trois Bataillons. Il avoit monté d'abord au premier , qui montoit avec le troisième , à la grande , & le second montoit à celle du Rhin. Il demanda permission à Monseigneur de monter au second , croyant qu'il y auroit plus à voir. Le Duc ,  
dont

dont le Regiment montoit aussi à la grande attaque, demanda en grace à Monseigneur, que son Regiment montât aussi à celle-là, & que l'on envoyât le Regiment de Grancey, dont le Colonel étoit absent, qui y devoit monter naturellement à sa place, à la grande attaque. Monseigneur l'accorda aussi; les Officiers en furent très-scandalisés & voulurent rendre leurs commissions. Dans ce tems-là Grancey arriva, qui représenta ses raisons: elles furent inutiles pour le soir, mais le lendemain matin Monseigneur envoya prier Mr. le Duc de ne se pas servir de la permission qu'il lui avoit donnée; ainsi Mr. le Duc ne monta pas. Mais quand Monseigneur ne le lui auroit pas ordonné, ce petit avantage ne lui auroit pas servi, car toute la nuit on combla le fossé, & on fit

fit un pont de fassines pour pouvoir passer commodément à la brèche. Dès la nuit précédente on avoit fait reconnoître en quel état elle étoit, & le Comte d'Estrées, qui fut le seul des Volontaires blessé, l'avoit été à la cuisse par un coup d'une décharge que les ennemis avoient faite sur deux Sergens que l'on avoit envoyé pour regarder un peu exactement. Dans la même nuit Harcourt, Maréchal de Camp, en allant visiter quelque chose, tomba de huit ou dix pieds de haut, & se déhancha, dont il a été très-longtems incommodé.

Pour revenir donc à Mr. du Maine, il monta avec le second Bataillon du Régiment du Roi, mais il quitta la Tranchée vers les dix ou onze heures du matin, croyant qu'il n'y auroit rien à faire. Vauban, dont le dessein étoit  
d'attaquer

d'attaquer l'ouvrage à couronne la nuit, dit qu'il falloit envoyer tâter les ennemis. On fit deux ou trois petits détachemens de Grenadiers du côté du Regiment d'Anjou, qui montoit à ce que l'on appelloit l'attaque du haut Rhin, & cependant que Mr de Vauban passoit à celle du Bataillon du Regiment du Roi, ils monterent. Ils ne virent presque personne dans l'ouvrage, qui est d'une grandeur prodigieuse, ils descendirent dedans, & dans le tems qu'ils descendoient, il vint à eux une trentaine d'ennemis; mais à mesure que les détachemens avançoient, on avoit fait avancer aussi le gros du Bataillon, tellement que les piqueurs même étoient sur le haut de la brèche. Pendant ce tems-là Mr. de Vauban étoit passé à l'autre côté, & il faisoit marcher les détachemens,

tachemens , quand il entendit un grand bruit du côté qu'il avoit quitté. Il jugea ce que c'étoit, & fit dépêcher de marcher. Les Grenadiers du Regiment du Roi arrivèrent sur le haut de leur brèche, que les ennemis étoient déjà poussés de l'autre côté. Comme on travailloit au logement avec l'impatience ordinaire aux Soldats de se mettre à couvert du feu, on entendit battre la chamade. On ne put jamais soupçonner que ce fût pour se rendre : il falloit encore emporter la Contrescarpe de la Ville, passer un très-grand & très-profond fossé, & le corps de la Place n'étoit pas entamé. On voyoit bien aussi que ce n'étoit pas pour retirer les morts, car les ennemis n'avoient eu que cinq ou six hommes de tués. On se trouvoit donc dans un assez grand embarras de ce  
que

que ce pouvoit être , lorsqu'ils déclarèrent que c'étoit pour capituler. L'étonnement fut grand, on l'alla dire à Monseigneur avec tout l'empressement que méritoit une si bonne nouvelle. Monseigneur s'en alloit, selon sa coutume ordinaire , voir monter la tranchée aux Bataillons qui en étoient. Sa surprise fut extrême , d'autant que Mr. de Vauban comptoit que la Place dureroit encore dix jours. Cependant les pluies nous incommodoient extrêmement , & la saison étoit si avancée , qu'il n'y avoit pas d'espérance d'autre tems. On avoit aussi mandé à la Cour , que l'on seroit encore une dizaine de jours à prendre la Place : mais dans le moment on fit partir un Courier , pour apporter la nouvelle qu'elle capituloit. On délivra les Otages de part & d'autre : ceux qui vinrent



rent de la Ville furent chez Monseigneur. Comme Allemans ils étoient tout fiers de leur belle défense & se mocquoient fort de nous de ce que nous ne les avions pas pris plutôt. Ils tinrent vingt-six jours de Tranchée ouverte, & l'on en fut sept ou huit que l'on n'avoit rien du tout encore. Dans la capitulation nous leur accordâmes toutes les choses honorables. On leur donna deux pieces de canons & trois jours pour se préparer. Mr. de Staremburg s'avisa de dire qu'il étoit bien malade, & envoya demander fort sérieusement en grace à Monseigneur de lui envoyer un Confesseur & un Medecin. Il pouvoit bien se passer de l'un & n'avoit guères besoin de l'autre, car sa maladie n'étoit qu'une fièvre quarte très-simple. On fit partir dès le lendemain des troupes pour aller investir Manheim

heim, & le Régiment de Cavalerie de Monsieur le Duc y marcha. M. le Duc marcha avec M. le Prince de Conti, Volontaire dans l'Armée, qui avoit monté la tranchée avec M. le Duc, qui outre cela n'avoit pas manqué un seul jour d'aller voir ce qui s'étoit fait la nuit, & dont le défaut étoit d'en vouloir trop faire, marcha aussi, croyant que ceux de Manheim auroient plus de courage qu'il n'en avoit paru à ceux de Philisbourg. Cela fut à peu près égal, ainsi Messieurs les Princes n'eurent d'autre plaisir que de se faire tirer quelques coups de canon. Quand la Capitulation de Philisbourg fut signée, d'Antin partit pour en aller porter la nouvelle au Roi; mais Monsieur de Saint Pouange l'avoit fait précéder de cinq ou six heures par un Courier, qui arriva à Fontaine-

bleau comme l'on disoit le Sermon. Monsieur de Louvois, qui favoit l'impatience où étoit le Roi de savoir des nouvelles, lui alla porter celle-là au Sermon. Le Roi fit taire le Prédicateur, dit que Philisbourg étoit pris, & lut la lettre que Monseigneur lui écrivit. Le Prédicateur, qui étoit le Pere Gaillard Jesuite, au lieu d'être troublé par l'interruption, n'en parla que mieux, & fit au Roi sur cet heureux événement un compliment qui attira l'applaudissement de l'Assemblée. Pour Madame d'Antin, qui favoit que son mari devoit apporter cette nouvelle à S. M. elle fit la bonne femme & s'évanoüit à l'autre bout de l'Eglise, croyant qu'il étoit arrivé quelque chose à son mari, puisque c'étoit un autre qui apportoit la nouvelle. Quand d'Antin partit, on avoit déjà rapporté  
tous

tous les Articles , & dans le moment on livra une porte de la Ville au Regiment de Picardie , qui est le plus ancien , & on songea à faire partir les choses nécessaires pour le siège de Manheim. Le lendemain les Bataillons montoient encore la tranchée & étoient occupés à la raser. Un Officier du Régiment du Roi , qui étoit de tranchée ce jour-là , s'ennuïant , prit un fusil de soldat pour tirer des becassines , Monseigneur arriva dans le moment , & tous les Officiers qui étoient assis se levèrent pour le voir venir. Cet autre qui ne prenoit pas garde à ce mouvement , vit en même tems partir une becassine : il tira & donna d'une bale , qui étoit dans le fusil avec du menu plomb , au travers du corps du Chevalier de Longueville , qui étoit un Bâtard de feu M. de Longueville. Sa vie

coupée dans sa première jeunesse, car il n'avoit que vingt ans, par un accident aussi funeste, donna de la pitié à tout le monde.

Le jour de la Touffaints, jour de la naissance de Monseigneur, M. de Staremborg sortit de sa Place dans son carosse à la tête de sa Garnison, qui étoit composée de son Régiment, dont il y avoit encore dix-huit cens hommes en état de servir & soixante Dragons à cheval. Les Officiers jettoient la faute sur les Soldats, disant qu'ils n'avoient pas voulu leur obéir. Les Soldats disoient qu'ils n'avoient jamais vû leurs Officiers pendant le siège. Enfin on jugea que ni les uns ni les autres ne valoient guères. Il leur paroissoit une si grande gayeté, que l'on pouvoit assurer qu'ils avoient également part à la mauvaise défense de la Place. M. de  
Staremborg

Staremborg descendit de son carrosse pour saluer Monseigneur, qui étoit à voir sortir la Garnison. On leur donna une escorte pour les conduire jusqu'à moitié chemin d'Ulm, où ils devoient s'embarquer pour s'en aller à Vienne. Le lendemain que la Garnison fut sortie, Monseigneur alla dans la Place faire chanter le *Te Deum*.

Pendant que l'on étoit devant Philisbourg, le Prince d'Orange avoit voulu mettre sa Flote en mer, mais les vents lui avoient toujours été contraires, & il avoit été obligé de rentrer dans le port avec quelques vaisseaux maltraités & d'autres perdus. Son Armée étoit composée de troupes qu'il avoit achetées de toutes les Nations. Il lui en étoit même venu de Suede, & le Prince Regent de Wirtemberg lui en avoit aussi vendu; mais on a bien fait

payer au double à celui-ci le profit qu'il en avoit retiré , car tout son pays a été au pillage des troupes du Roi. Le Prince d'Orange avoit une armée nombreuse , une grande quantité de bons Officiers François Huguenots , qui avoient quitté le Royaume pour la Religion. Mr. de Schomberg , qui avoit joint le Prince , étoit le meilleur Général qu'il y eut dans l'Europe. Tout ce que l'on peut s'imaginer , non seulement de nécessaire , mais de propre pour faire une défense considérable , étoit chargé sur ces vaisseaux , & l'entreprise avoit été conduite pendant longtems , avec un secret impénétrable : le reste dépendoit de Dieu. Elle ne donnoit pas moins de jalousie à la France qu'à l'Angleterre. Peu de jours après que l'on fut parti pour Philisbourg , le Roi eut avis que  
cet

cet aprêt étoit pour faire une descente sur les Côtes de Normandie. On voulut fortifier Cherbourg, Ville sur le bord de la mer, & l'on commença, mais elle n'étoit pas en état de résister, & il n'y avoit point assez de troupes dedans pour la défendre, quand même elle eût été bonne. On voulut aussi faire marcher deux Bataillons qui étoient à Versailles, & revenoient de travailler à Maintenon; mais ils étoient en si mauvais état qu'il fut impossible de les y envoyer, car on ne put jamais trouver que cent hommes qui pussent marcher. On commanda la Noblesse de la Province & les milices, on envoya Artagnan, Major des Gardes, avec des Officiers & des Sergens du même Régiment, & Sonelle commandant la seconde Compagnie des Mousquetaires, pour y commander.



On envoya d'autres Officiers aux Gardes & des Mousquetaires à Belle-Isle, de peur que la descente ne fût de ce côté-là. On envoya aussi de grosses garnisons à Calais & à Boulogne : Enfin on fit tout ce qu'on auroit pû faire, si l'on eût été assuré d'une descente.

Pendant le siège de Philisbourg, M. de Boufflers avoit fait entrer des troupes dans Worms, Ville assez considérable sur le Rhin. Il s'étoit saisi de Mayence, moitié du consentement de M. l'Electeur, moitié par force & par adresse : on étoit entré en quelque négociation avec M. l'Electeur de Treves pour avoir Coblents. On ne lui demandoit point la Forteresse d'Hermestein, mais on vouloit être assuré de tous les passages du Rhin de notre côté. M. l'Electeur de Treves même sembloit

sembloit y pancher assez, & l'on espéroit une heureuse Négociation, quand on apprit tout d'un coup qu'il étoit entré dans Coblents des troupes de M. l'Electeur de Saxe & des Princes voisins. Francfort, qui étoit dans une appréhension horrible, reçut aussi une grosse Garnison de ces mêmes Troupes. Le déplaisir de n'avoir pû avoir Goblents & d'avoir été amusé par une Négociation, fut certainement violent. On s'en dépiqua du mieux que l'on put, en ravageant les terres de l'Electorat de Treves & en prenant prisonnier le grand Maréchal de l'Electeur, que l'on croyoit avoir fait changer son Maître de parti, après quoi enfin on se résolut à bombarder Coblents.

Après que tout ce qui étoit nécessaire pour le siège de Manheim fut parti du Camp de Philisbourg,

Monseigneur partit à la tête de ce qui restoit de troupes de son Armée, car il y en avoit beaucoup qui avoient pris les devants, & alla camper à un Château de chasse de M. l'Electeur Palatin, qui appartient à Madame l'Electrice Palatine Douairiere. Le lendemain Monseigneur arriva devant Manheim. Le tems étoit épouvantable & l'on fut obligé de faire cantonner les troupes dans les Villages. Le Gouverneur de Manheim n'étoit qu'un Bourgeois de Francfort vendeur de fer, annobli par l'Empereur. Quand Monseigneur fut arrivé, on fit dire à ce Gouverneur, qu'on le feroit pendre s'il laissoit ouvrir la Tranchée, & qu'il n'étoit point à M. l'Electeur Palatin. Il ne répondit que rodomontades à ce discours, & fit tirer fréquemment du canon. On ne fit

fit point de Lignes de circonvallation , la plus grande partie de l'année étoit couverte du Nekker & du Rhin, dont nous étions les maîtres , & il n'y avoit guères d'apparence que les ennemis vinssent attaquer ce qui étoit par-delà cette premiere Riviere. Nous avions un pont de bateaux dessus , & le quartier de Monseigneur étoit à la portée du canon de la Place , mais extrêmement couvert d'arbres. Manheim est de la plus parfaite situation qu'il y ait au reste du monde , après celle du Fort de Kell. Elle est au confluent du Nekker & du Rhin , & couverte d'un côté par un marais. Il y a une Citadelle belle & grande , & parfaitement bien bâtie en dedans. L'Electeur y avoit un fort vilain Palais. La Ville est jolie. Les rues tirées au cordeau. Cependant tout y a l'air pauvre. Elle

étoit très moderne , car il n'y avoit pas quarante ans que le feu Electeur , c'est-à-dire le Pere de Madame , l'avoit fait commencer. Quand on eut reconnu la Place , on fit ouvrir la Tranchée du côté de la Ville. On l'avança extrêmement & on fit en même tems une batterie de bombes. Le matin M. de Mornai , qui étoit Aide de Camp de Monseigneur & fils de M. de Monchevreuil , y fut tué. Son Pere , qui avoit suivi M. du Maine , eut ce déplaisir qui fut grand , parce que c'étoit un fort honnête garçon & bien établi , qui pourtant ne promettoit pas d'aider beaucoup à la fortune pour son avancement. Elle l'étoit venu chercher & l'auroit tiré d'un état au-dessous du médiocre , pour le mettre dans une assez grande opulence , sans aucun éclat. Il fut emporté d'un coup de canon

canon avec le Lieutenant des Gardes de M. du Maine & deux Soldats. Le soir on ouvrit la Tranchée devant la Citadelle & on commanda quatorze cens hommes pour le travail de la nuit. On poussa la Tranchée jusqu'à trente toises de la Contrescarpe & on commença à travailler à une batterie de quatorze pièces de canon. Il y en avoit une de l'autre côté du Rhin que l'on avoit faite avant que d'ouvrir la Tranchée, qui incommodoit extrêmement une batterie que les Ennemis avoient sur la Tranchée; si bien qu'en très-peu de tems elle la rendit presque inutile & eut beaucoup incommodé. Monseigneur alla ce jour-là voir Heidelberg, & on le fit boire sur ce muir si célèbre, qui est l'admiration de toute l'Allemagne. A son retour il ap-  
prit

prit que Manheim vouloit capituler. On voulut quelque tems tenir bon & ne la point recevoir que la Citadelle ne se rendît. Cependant à la fin on jugea à propos de la recevoir, parce qu'on prétendoit faire une attaque à la citadelle par le côté de la ville. Les ennemis, le jour que l'on avoit ouvert la Tranchée devant la Ville & la Citadelle, avoient passé leur nuit avec des violons & des hautbois sur les remparts, mais cette gayeté ne leur dura pas longtems. Enfin on reçut la Ville à capitulation. Le feu que les bombes avoient mis à un côté, avoit causé quelque dissension entre le Gouverneur & la Bourgeoisie, & de son côté le Gouverneur menaçoit ceux-ci de les brûler, s'ils se rendoient; cependant comme il n'étoit pas trop le maître de sa Garnison, il fallut qu'il fit ce que les Bourgeois

Bourgeois vouloient. On leur conserva tous leurs privileges & le Régiment de Picardie entra dans la Ville. Le matin on alla reconnoître le côté de la Citadelle du côté de la Ville. On la trouva plus mauvaise que par aucun autre endroit, & l'on se préparoit le soir à y faire une attaque, quoique le Gouverneur mandât qu'il alloit mettre le feu par toute la Ville : mais vers les quatre heures du soir sa fierté se ralentit, & il demanda à composer. Sa Garnison, qui s'étoit beaucoup diminuée en entrant de la Ville dans la Citadelle, dit qu'elle vouloit de l'argent ou qu'elle ne tireroit pas. Il n'avoit point d'argent & n'en pouvoit plus tirer de la Bourgeoisie : enfin il capitula. On lui accorda, qu'il sortiroit Enseignes déployées, avec tous les vains honneurs que l'on demande & que l'on obtient



obtient aisément, quand on s'est mal défendu. On lui accorda aussi deux pieces de canon que l'on ne lui donna pas, & deux fois vingt-quatre heures pour se préparer à son départ. Pendant ces deux fois vingt-quatre heures, il pensa être assassiné par ses Soldats, & il fallut qu'il demandât une garde des troupes de la Ville. Ce Gouverneur sortit, comme on étoit convenu, à la tête de cinq ou six cens hommes, entre lesquels il y avoit soixante Dragons, & s'en alla coucher dans une petite Ville du Palatinat. Monseigneur le vit sortir & lui donna une escorte de quarante Maîtres, commandés par le Chevalier de Cominge. Il demanda, en partant, son canon & trois chariots de pain que l'on lui avoit promis, mais il n'eut ni l'un ni l'autre. Quand la Garnison fut à la petite Ville où elle devoit aller coucher, elle fit

un

un complot de la piller , sous prétexte qu'elle lui devoit encore de l'argent sur ce qui leur avoit été assigné pour leur subsistance. Le Chevalier de Cominge en fut averti , qui se trouva assez embarrassé avec sa petite troupe ; mais il fit partir un homme pour en avertir M. de Duras , & se retrancha avec ses quarante hommes. On lui envoya la nuit trois cens chevaux, qui arrivèrent avant la pointe du jour & qui empêchèrent le complot. La Garnison fut obligée de se remettre en marche : elle devoit aller jusqu'à Dusseldorf. La route étoit fort longue , & les Soldats murmuroient toujours contre leur Commandant. Enfin il fut obligé de les laisser & de prendre la poste , de peur qu'ils ne l'assommassent. Il leur laissa son équipage , qui étoit une très médiocre ressource. Monseigneur

gneur envoya Sainte Maure porter au Roi la nouvelle de la reddition de la Place & donna tous les ordres nécessaires pour la disposition du siège de Frankendal, où le Roi lui avoit mandé qu'il falloit qu'il allât encore, & au retour duquel il lui avoit promis de grands plaisirs à la Cour. Monseigneur fit son entrée dans Manheim & fit chanter le *Te Deum* dans l'Eglise de la Citadelle, qui étoit la seule Catholique, & encore y faisoit-on trois exercices de différente Religion dans la journée. Le Régiment de Picardie demeura pour Garnison à Manheim, & le Lieutenant Colonel pour y commander.

Toutes les troupes qui devoient hiverner au-delà du Rhin, partirent du Camp devant Manheim, pour se rendre dans leurs quartiers, & celles qui devoient demeurer

meurer en deça , suivirent Monseigneur au siège de Frankendal. La journée étoit très-petite de Manheim à Frankendal. Le lendemain que Manheim fut rendu, on fit partir la Cavalerie qui étoit au-delà du Rhin avec M. de Joyeuse , pour aller investir la Place. On l'investit, & le lendemain on envoya le Chevalier de Courcelle Major du Régiment des Cuirassiers , pour parler au Gouverneur, de se rendre, & l'assurer que sans cela il n'auroit point de quartier. Il répondit en brave homme. Le jour que Monseigneur arriva on voulut renouer quelque traité , & le Gouverneur y entroit tout-à-fait, mais son Major le fit changer d'avis , en l'assurant qu'il seroit perdu de réputation s'il ne se faisoit pas tirer au moins du canon. Il donna dans cette fausse bravoure , & dit qu'il se

se rendroit quand il lui conviendrait. Au bout de deux jours on ouvrit la tranchée. Le second jour de la tranchée ouverte on travailla aux batteries de canon & de bombes. Tout cela tira le troisième au matin. La Ville fut enflammée depuis sept heures du matin jusqu'à midi. Le grand clocher fut brûlé. Le feu dura jusqu'à dix heures du soir. A onze heures & demi du matin ils battirent la chamade & demandèrent à capituler. La joye fut grande dans l'armée, car quoique l'on eût beaucoup de plaisir à servir sous Monseigneur, cependant il étoit le vingtième de Novembre, & l'on redoutoit extrêmement le vilain tems.

On bombardoit encore Coblents pendant le siège de Frankendal. Les ennemis avoient dans cette dernière un ouvrage à couronne, d'où

d'où ils incommodoient extrêmement les troupes. Barbesiere à la tête de son Régiment de Dragons l'emporta très-bravement, malgré le feu de toute la Ville, qui fut grand. Monseigneur accorda une fort honnête composition au Gouverneur de Frankendal, & vit sortir la Garnison, qui étoit de sept ou huit cens hommes. Il demeura trois jours pour voir séparer toutes les troupes de son Armée, envoya M. de Kailus porter la nouvelle de la prise de la Ville au Roi, & fit donner ordre que l'on lui tint des chevaux de postes prêts, depuis Verdun jusqu'à Paris. Le lendemain de la prise de la Place il y eut beaucoup de gens qui le quittèrent, & M. le Duc entr'autres, qui en fut assez mal reçu du Roi, aussi bien que ceux qui l'avoient suivi.

Monseigneur

Monseigneur vint en cinq jours de Frankendal à Verdun sur ses chevaux & en deux jours de Verdun à Versailles en poste. Le Roi, Madame la Dauphine & toute la Cour le vinrent attendre à Saint Clou, & l'on avoit mis du canon à Saint Ouën, que l'on devoit tirer quand il arriveroit, afin de partir en même tems & d'aller au-devant de lui, jusques au bois de Boulogne : cela fut exécuté. Le Roi, Madame la Dauphine, Monsieur, Madame & les Princesses descendirent de carosse. Quand il arriva le Roi l'embrassa ; mais lui très-respectueusement lui embrassa les genoux. Le Roi lui fit une infinité de caresses & l'accabla de douceurs. Il avoit été si content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & tout le monde avoit mandé tant de bien de Monseigneur, à quoi ni le Roi ni le

le Public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le Roi avoit peur de ne lui pas faire assez d'honneur. M. le Prince de Conti arriva avec Monseigneur, & fut le seul, avec les Officiers qui lui étoient nécessaires, qui le suivit. Il n'y avoit pas longtems que ce Prince étoit marié, & sa femme avoit pour lui tout l'amour que peut inspirer un homme aussi aimable & aussi estimable dans le cœur d'une jeune personne vive, & qui n'a pû encore rien aimer. Elle n'avoit pas seulement souri pendant tout le tems de son absence, & à peine avoit-elle parlé. M. de Beauvilliers, qui avoit marché comme modérateur de la jeunesse de Monseigneur, n'arriva que deux jours après lui. La joye fut extrême à la Cour, de voir arriver Monseigneur, & de le voir triomphant.

Tous



Tous les Poëtes laissèrent couler leur veine, bonne ou mauvaise, & l'accablèrent de louanges, qui toutes retomboient sur le Roi.

On laissa des Officiers généraux sur toutes les Frontieres. Monclair, qui commandoit naturellement en Alsace, y demeura avec deux Maréchaux de Camp & des Brigadiers sous lui. Son commandement s'étendoit jusqu'au Nekker. Le Marquis d'Huxelles demeura à Mayence avec deux Maréchaux de Camp aussi sous lui, & des Brigadiers. Son Commandement s'étendoit depuis le Nekker jusqu'au Main & par delà, M. de Sourdis commandoit dans tout l'Electorat de Cologne, M. de Montal le long de la Moselle, M. de Boufflers dans son Gouvernement. M. de Duras demeura à l'Armée devant Frankendal jusqu'à ce que la dernière  
troupe

troupe fut partie. Il eut ordre de laisser son Equipage en ce Pays-là, & de s'en revenir à Paris. Cependant on avoit nouvelle que les troupes de l'Empereur s'avançoient, ainsi il ne falloit pas perdre de tems pour tirer les contributions, dont M. de Louvois fait un cas extraordinaire. En partant de Philisbourg on avoit envoyé Feuquiere avec son Régiment dans Heilbron, Ville Imperiale. M. de Bade - Dourlac avoit livré à Monseigneur une petite Ville de son Pays, à l'entrée du Wirtemberg, que l'on appelle Pfortsheim, où l'on mit Garnison. On en mit une grosse à Heidelberg, & les troupes d'en decà le Rhin furent dispersées dans les autres Garnisons.

On n'avoit point eu à l'Armée de nouvelles sûres du Prince d'Orange. Seulement on avoit appris

son nouveau rembarquement, & qu'une seconde tempête l'avoit encore obligé de relâcher, par laquelle il avoit perdu beaucoup de chevaux que l'on avoit été obligé de jeter dans la mer : mais il y avoit déjà du tems, & tout le monde étoit dans l'impatience d'en savoir d'une aussi grande catastrophe qu'il paroissoit que celle-là devoit être. En arrivant à Paris, on apprit que le Prince avoit fait sa descente fort heureusement, qu'il étoit entré dans le Pays, qu'il s'étoit saisi d'une Ville, mais qu'aucune personne ne l'étoit allé trouver. Chacun jugeoit de cette entreprise selon son inclination. Le Roi avoit fait dire aux Hollandois, qu'en cas que le Prince d'Orange entreprît quelque chose contre le Roi d'Angleterre il leur déclaroit la guerre. Il ne manqua pas. Tous les Princes  
Pro-

Protestans d'Allemagne étoient joints d'intérêt au Prince d'Orange, & cette guerre étoit un effet de haine pour le Roi, & de zèle pour la Religion. Le Prince d'Orange donna ordre à l'Envoyé des Hollandois auprès de l'Empereur, de travailler très-sérieusement à faire conclure la paix entre le Turc & l'Empereur, afin que les forces de l'Empire fussent toutes jointes ensemble contre la France. Il y a quelque apparence que le Roi de son côté fit informer la Porte par son Ambassadeur, qu'il attaqueroit l'Empire, afin qu'elle ne fît pas la paix, & Tekeli même, de qui l'on n'avoit parlé depuis long-tems, commença à se vouloir un peu remuer.

La situation du Prince d'Orange ne demeura pas long-tems dans le même état. Le premier qui commença à quitter le Roi d'An-

gleterre , pour l'aller trouver , fut un Lieutenant de ses Gardes avec quelques Gardes. On apprit dans le même tems, qu'il y avoit une révolte dans le nord de l'Angleterre , & que Milord de Lamere assembloit des troupes. Peu de jours après presque tout un Régiment alla trouver le Prince d'Orange , mais il en revint beaucoup le lendemain. Le Roi d'Angleterre sortit de Londres & prit un Poste très-avantageux , par où il falloit que le Prince d'Orange passât pour venir à Londres. Milord Feversham Frere de M. de Duras commandoit l'Armée , qui étoit nombreuse , & qui eut accablé le Prince d'Orange , si elle eut été aussi fidelle qu'elle étoit belle ; mais beaucoup de Lords l'abandonnèrent & allèrent trouver le Prince d'Orange , entr'autres un nommé Churchill Capitaine

tainé des Gardes du Roi, son Favori & qu'il avoit élevé d'une très-petite Noblesse à de hautes Dignités, ne s'étoit pas contenté de vouloir aller joindre le Prince d'Orange, mais vouloit lui livrer aussi le Roi. Un saignement de nez qui prit au Roi en allant dîner chez lui, empêcha l'effet de la trahison. Le Prince de Danemarck, qui avoit épousé la Princesse Anne, seconde fille du Roi, l'abandonna aussi. Sa fille même suivit son mari, & le Roi fut obligé de s'en revenir à Londres, de peur qu'il n'y eut quelque émeute, & qu'il ne fut plus le maître dans la Ville.

Ces nouvelles étonnèrent fort la Cour de France: car comme on avoit vû, que peu de personnes s'étoient déclarées d'abord pour le Prince d'Orange à son arrivée, on avoit presque compté qu'il

avoit pris de fausses mesures. Sa Majesté déclara dans ce tems-là, au moment que l'on s'y attendoit le moins, qu'elle avoit résolu de faire des Cordons Bleus. La Promotion fut grande, elle fut de soixante & treize. Les Gens de Guerre y eurent beaucoup de part, parce qu'on voyoit bien que l'on alloit avoir besoin d'eux, & que les autres récompenses eussent été plus cheres que celles-là. Il parut aussi que M. de Louvois seul avoit décidé de ceux qui seroient faits Cordons Bleus. Madame de Maintenon eut pour sa part son Frere, & M. de Monchevreuil, & contribua peut-être à faire Vilarceau Chevalier de l'Ordre. Il y eut trois Officiers de la Maison du Roi, qui ne le furent pas, le grand Prevôt, le premier Maître d'Hôtel & Cavois grand Maréchal des Logis.

gis. Le premier avoit par-dessus la Charge, sa naissance & son Pere, qui l'avoit été ; mais les deux autres n'avoient que leurs Charges, à la vérité l'on en fit quelques-uns Chevaliers, dont la naissance, aussi bien que la leur, faisoit grand tort à l'Ordre ; mais c'est où paroît le plus la grandeur des Rois, d'égaliser les gens de peu aux grands Seigneurs d'un Royaume. Des Ducs il y en eut trois qui ne furent pas faits Cordons Bleus. Messieurs de Rohan, de Ventadour & de Brissac. Ces trois-là étoient très-peu souvent à la Cour, n'alloient point à la guerre, & étoient chacun en leur espece des gens extraordinaires, quoique de très-différens caractères l'un de l'autre ; M. de Soubise & le Comte d'Auvergne refusèrent l'Ordre, parce qu'on

D 4. leur



leur proposa de passer parmi les Gentilshommes , puisqu'ils n'avoient pas de Duché. Les Princes Lorrains avoient consenti de passer après M. de Vendome , mais ils précédèrent tous les Ducs. M. le Comte de Soissons , que le Roi avoit nommé pour remplir une place , lui fit demander permission de ne la pas accepter , parce que son Pere n'avoit pas voulu passer après feu M. de Vendome , & que comme il étoit mal avec la Princesse de Carignan sa Grand-mere , outre que M. de Savoye ne l'aimoit pas , cela les aigriroit encore contre lui. Le Roi eut la bonté d'entrer dans ces raisons , mais il fut piqué contre le Comte d'Auvergne & contre M. de Soubise. La gloire des Bouillons , à qui il avoit donné le rang de Prince , quoique naturellement ils ne fussent que  
des

des Gentilshommes de très-bonne Maison d'Auvergne, avoit été la cause de leur malheur. Le Roi fit mettre dans les Archives, que le Comte d'Auvergne avoit refusé le Cordon Bleu, de peur de passer après les Ducs, quoique ses Grands-peres n'eussent été qu'au rang des Gentilshommes ; & que M. de Soubise avoit aussi refusé cet honneur ; quoiqu'un homme de sa maison, appelé le Comte de Rochefort, n'eut fait aucune difficulté de l'accepter aux conditions proposées. Pour M. de Monaco, qui a le même rang, il le reçut avec toute la soumission que l'on doit quand on reçoit des graces de son Maître, & il dit qu'il se contentoit de marcher au rang de son Duché. Peut-être le fit-il, parce qu'il ne se trouvoit pas à la Cérémonie, & qu'il ne se devoit trouver à aucune. Il y eut bien

des Lieutenans de Roi des grandes Provinces , qui comptoient que cet honneur leur étoit presque dû , mais qui en furent privés , entr'autres les trois de Languedoc. C'étoit leur faute d'y compter ; car depuis long-tems on leur avoit donné tant de dégoûts , & eux l'avoient souffert avec tant d'humilité , que l'on crut pouvoir encore leur donner celui-là. M. de la Trimouille fut très-favorisé , car il s'en falloit un an tout entier qu'il n'eut l'âge. Il y en eut beaucoup qui ne vinrent pas à la Cérémonie , parce qu'ils étoient employés pour le service du Roi dans les Provinces , & d'autres , que le Roi dispensa , parce que comme il les avoit déclarés tard , & qu'à peine même ceux qui étoient à Paris avoient eu le tems de faire faire leurs habits , ceux qui seroient venus de si loin ne  
les

les eussent pû avoir ; par exemple M. de Monaco , qui n'étoit parti pour aller chez lui , que dix jours auparavant que l'on déclarât la Promotion , & M. de Richelieu , qui s'étoit fait un exil volontaire à Richelieu , parce qu'il avoit perdu en une fois plus de cent mille francs , qu'il n'étoit pas en état de payer.

Le Roi paroissoit assez chagrin. Premièrement il étoit fort occupé & l'étoit de choses désagréables , car le tems qu'un peu auparavant il passoit à régler ses Bâtimens & ses fontaines , il le falloit employer à trouver les moiens de soutenir tout ce qui alloit tomber sur lui. L'Allemagne fondoit toute entiere , il n'avoit aucun Prince dans ses intérêts , & il n'en avoit ménagé aucun. Les Hollandois , on leur avoit déclaré la guerre. Les affaires d'Angleterre al-

loient si mal que l'on craignoit tout au moins qu'il n'y eut un accommodement entre le Roi & le Prince d'Orange, qui retomberoit entièrement sur nous, & on trouvoit même que c'étoit le mieux qui nous put arriver. Les Suédois qui avoient été nos amis de tout tems étoient devenus nos ennemis. Le Roi d'Espagne disoit qu'il vouloit conserver la neutralité ; mais celui-là par dessus les autres ne faisoit rien & l'on s'attendoit qu'il ne conserveroit cette neutralité que jusqu'au tems que nous serions bien embarrassés : ainsi le Roi vouloit, ou que les Espagnols se déclaraient, ou qu'ils lui donnassent deux Villes, qui étoient Mons & Namur, comme ôtages de leur foi. La proposition étoit dure, mais aussi nous ne pouvions avoir d'avantage considérable qu'en Flandre, & Namur nous étoit absolument

lument nécessaire , parce que c'étoit le seul passage qu'eussent les Hollandois & les Allemands, pour venir à notre Pays ; nos Côtes étoient fort mal en ordre , M. de Louvois , qui a la plus grande part au Gouvernement , n'avoit pas trouvé cela de son District. Il savoit l'union qui étoit entre les deux Rois , & cela lui suffisoit. Les vûes fort éloignées ne sont pas de son goût. Il falloit nécessairement que la Hollande & l'Angleterre se joignissent pour nous faire du mal. Cette jonction ne se pouvoit imaginer chez lui , & Dieu seul avoit pû prévoir que l'Angleterre seroit en trois semaines soumise au Prince d'Orange : tout cela faisoit qu'on avoit négligé nos Côtes.

Le dedans du Royaume n'inquiétoit pas moins le Roi ; il y avoit beaucoup de nouveaux Con-

ver-

vertis, qui gémissaient sous le poids de la force, mais qui n'avoient ni le courage de quitter le Royaume, ni la volonté d'être Catholiques. Leurs Ministres, qui étoient dans les Pays éloignés, les avoient toujours flattés de se voir délivrer de la persécution dans l'année 1689. Ils voyoient l'événement d'Angleterre, qui commençoit dans ce tems. Ils recevoient tous les jours des lettres de leurs Freres réfugiés, qui les fortifioient encore davantage, & quand ils songeoient que tout le monde étoit contre le Roi, ils ne doutoient point du tout qu'il ne succombât & qu'il ne fût obligé de leur accorder le rétablissement de leur religion. Outre les nouveaux Convertis, il y avoit beaucoup d'autres gens mal contens dans le Royaume, qui se joindroient à eux, si la fortune

tune

tune panchoit plus du côté des ennemis que du nôtre. Le Roi voyoit tout cela aussi bien qu'un autre, & l'on eut été inquiet à moins. Il ne falloit pas une moindre grandeur d'ame & une moindre puissance que la sienne, pour ne pas se laisser accabler : le moyen d'avoir assez de troupes pour résister en même tems à tout cela. On avoit compté sur les Suisses, mais on se brouilla avec eux. Ils ne vouloient pas nous permettre de levée dans leurs États, au contraire ils en permettoient à l'Empereur. Il y avoit un traité avec feu M. de Savoye pour avoir trois mille hommes, qui étoit un petit secours : celui-ci fit le difficile. Le Roi se dépita & dit qu'il n'en vouloit plus. Enfin M. de Savoye fut obligé de le prier de les prendre, mais ce fut un très-médiocre secours. Il falloit donc  
que



que le Roi tirât tout de son seul Etat. On délivra des Commissions jusqu'au premier de Janvier, & le Roi fit une Ordonnance pour la levée de cinquante mille hommes de milices dans toutes les Provinces, qui se transporteroient où l'on le jugeroit à propos, & cela fut divisé par Régimens. On mettoit pour Officiers tous gens qui eussent servi, & les Dimanches & les Fêtes on exerçoit cette milice à tirer. Enfin le Roi devoit se trouver au printems plus de trois cens mille hommes, sans ces milices, & c'étoit infiniment. Tout le mois de Décembre s'étoit passé en Allemagne à tirer des contributions, qu'on avoit poussées jusques dans les Etats de l'Electeur de Baviere, & Feuquierre qui commandoit dans Heilbron, & qui avoit marché avec un gros détachement, avoit fait  
trembler

trembler tous ces Pays. On s'étoit fait donner cinquante mille francs du côté de la Hollande, c'est-à-dire dans le Brabant Hollandois. Baloride y avoit marché & avoit brûlé un Village au Prince d'Orange, nommé Rosendal, auprès de Breda, qui avoit refusé de payer la contribution. Elle étoit établie aussi dans les Pays de Liege & de Juliers, & tout cet argent servoit très-utilement. Les troupes à la vérité en tiroient un très-médiocre avantage ; car on ne leur en donnoit rien, mais c'est une habitude que l'on a prise en France, & dont on se trouve fort bien. On fut obligé à la fin de Décembre de retirer les troupes que l'on avoit au-delà du Rhin, mais on pilla & démolit les Places, comme Heilbron, Stugard, Zinsheim & beaucoup d'autres. On travailla à fortifier  
Pfortsheim

Pfortsheim , qui est une Place à l'entrée du Wirtemberg & dont la situation est bonne, parce qu'elle est dans les montagnes. On travailloit aussi à la fortification de Mayence.

On fut quelque tems à la Cour sans entendre parler des affaires d'Angleterre, il n'en venoit aucune nouvelle sûre ; on savoit seulement que les affaires du Roi de cette Isle alloient très-mal. Il en arriva un Gentilhomme de M. de Lausun , qui s'en étoit allé en Angleterre au commencement de toutes ces affaires ; on eut par lui des nouvelles, mais le bruit ne se répandit point de ce que c'étoit. Peu de jours après on fut que la Reine d'Angleterre étoit passée en France avec le Prince de Galles sous la conduite de M. de Lausun, & qu'ils étoient arrivés à Calais. On jugea que ce Courrier

rier avoit été dépêché pour apporter au Roi le projet de sa fuite, & pour savoir s'il l'approuvoit. On dit aussi que le Roi d'Angleterre devoit arriver vingt-quatre heures après, mais on attendit son arrivée inutilement. Deux jours se passèrent sans que l'on dit rien du tout que le projet de sa fuite. On débitoit que les ports d'Angleterre étoient fermés. Enfin il se répandit un bruit qu'il avoit été arrêté à Rochester en se voulant sauver. Il n'avoit voulu dire ni à la Reine, ni à M. de Lauzun le projet de sa fuite. A l'égard de la Reine, la chose avoit été & bien projetée & bien exécutée. Le Roi d'Angleterre avoit eû envie de faire sauver le Prince de Galles & l'avoit fait sortir de Londres de peur de n'en être plus le maître. Il l'avoit confié à Milord d'Ormond, qu'il avoit cru  
entièrement

entièrement dans ses intérêts & qui commandoit sa flote. On conte qu'il lui ordonna de le faire sauver, que Milord d'Ormond ne le voulut pas, & qu'il lui dit qu'il en seroit responsable à toute l'Angleterre, ajoutant que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de lui renvoyer le Prince, dont Sa Majesté feroit après ce qu'Elle voudroit. Le Roi d'Angleterre fut desolé de voir que tout le monde lui manquoit: car il douta que Milord d'Ormond lui remît le jeune Prince entre les mains, & il ne fut que le jour d'après qu'il l'avoit renvoyé. Le Roi de la Grande Bretagne avoit proposé à la Reine son Epouse de partir sans le Prince de Galles, mais elle n'y avoit pas voulu consentir. Enfin on lui apporta la nouvelle qu'il étoit arrivé. On le laissa trois jours dans un Faubourg de Londres. La  
Reine,

Reine, avec deux femmes, dont l'une étoit Gouvernante du Prince de Galles, appelée Mad. Fiden, son mari, M. de Laufun & Saint Victor partirent à l'entrée de la nuit. D'abord le Roi se coucha comme à son ordinaire avec la Reine sa femme, & ils se relevèrent une heure après. Le Roi s'étant habillé la fit descendre par un degré dérobé, & la remit entre les mains de M. de Laufun, qui avoit publié depuis plusieurs jours, qu'il s'en retourneroit en France, & à cet effet avoit retenu un Jacht & un Carosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son Carosse, le Cocher jura qu'il ne vouloit point marcher : cependant le tems pressoit. M. de Laufun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison, mais dans le tems qu'il montoit sur son siège, il vint une émeute sur ce qu'on disoit

difoit que des Catholiques se fau-  
voient, qui les remit encore en  
danger d'être arrêtés; mais le  
Cocher qui eut peur, se dépêcha  
par le moyen de l'argent que lui  
donna encore M. de Laufun,  
ainsi ils se sauvèrent de ce danger,  
& arrivèrent heureusement au  
Jacht. On fit entrer le Prince de  
Galles fans que le Patron s'en  
apperçut, la Reine se cacha ex-  
trêmement & remit son voyage  
entre les mains de Dieu. Cepen-  
dant tous les périls n'étoient pas  
évités, car l'Armée navale d'Hol-  
lande croisoit dans la Manche &  
le vent les pouvoit rejeter en  
Angleterre. Quand le Jacht se  
mit en mer le vent étoit excel-  
lent, mais il changea peu de  
tems après. La nuit venue le vent  
fut si fort qu'il fallut plier tou-  
tes les voiles. Le Patron ne sa-  
voit où il en étoit, il entendit  
du

du bruit, il crut être auprès de quelque Port, mais peu de tems après il entendit les cloches dont on se sert pour appeller à la priere dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il étoit au milieu de la Flote d'Hollande, & jugea vrai. Le vent s'étant un peu abaissé on mit les voiles, & le Jacht arriva enfin heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Le Garde du Port, qui vit arriver ce Jacht, envoya avertir le Gouverneur qui étoit M. de Charost. Il envoya deux Chaloupes pour reconnoître selon la coûtume.

L'affaire de M. de Charost & de M. de Lausun a fait trop de bruit pour ne l'a pas rapporter ici. Quand on fut revenu de reconnoître, on vint dire à M. de Charost que c'étoit M. de Lausun. Ils étoient amis. Le Duc  
de



de Charost alla au-devant de lui & l'embrassa. M. de Laufun le pria de lui donner un logement pour deux Dames de ses amies, qui s'étoient sauvées d'Angleterre avec lui. Le Duc de Charost lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne les pouvoir loger chez lui, parce que sa maison étoit toute percée & qu'il y pleuvoit, mais qu'il lui alloit donner le meilleur logement de la Ville. En même tems il pressa M. de Laufun de lui dire qui étoient ces femmes. Celui-ci en fit quelque difficulté. Enfin il lui dit que c'étoit la Reine d'Angleterre, mais qu'elle ne vouloit pas être reconnue, qu'il ne falloit lui rendre ni honneurs, ni marque de distinction, & qu'autrement on la mettroit au desespoir. M. de Charost ne crut point M. de Laufun & s'en alla au-devant d'elle pour lui rendre à  
ce

ce qu'il dit, tous les honneurs qu'il put. Il lui envoya chez elle des Gardes, reçut les ordres de Sa Majesté & se retira ensuite pour en donner avis à la Cour. Quand il eut dit à M. de Lausunce qu'il alloit faire, celui-ci lui répondit, qu'il s'en donnât bien de garde, & qu'il alloit tout gâter, parce qu'elle ne vouloit pas de ces honneurs. Il se fâcha presque contre M. de Charost, qui ne voulant pas entendre raison, dit qu'il faisoit son devoir, & que tout ce qu'il pouvoit lui accorder, c'étoit de lui donner le tems d'écrire. Il fit ensuite fermer la porte de la Ville, ordonna que l'on ne donnât point de chevaux de poste, & donna avis de l'arrivée de la Reine & du Prince de Galles. Quand le Patron du Jacht vint demander permission de s'en retourner, M. de Lausunce dit encore

au Duc de Charost qu'il falloit absolument le retenir. M. de Charost répondit, qu'il avoit ordre de ne faire aucune violence aux Anglois, que tout ce qu'il pouvoit faire seroit de l'amuser & de lui conseiller de ne pas s'en retourner, mais qu'il ne l'arrêteroit pas autrement, & il arriva que le Patron ne voulut point adhérer aux conseils du Duc.

Pendant tout le tems que la Reine demeura à Calais, M. de Charost fit servir trois tables pour elle & pour sa suite, & lui rendit toujours tous les honneurs qui étoient dûs à une Majesté. Cependant après l'arrivée de M. de Lausun le bruit se répandit ici que M. de Charost avoit très-mal rempli son devoir à cet égard, que le service du Roi se faisoit fort mal à Calais, & que la Place n'étoit pas seulement gardée: mais

il

il s'en justifia , & à son retour il fut fort bien traité du Roi. Lorsque le Courier de M. de Charost arriva ici, ce fut une fort grande joye à la Cour, où l'on attendoit avec impatience des nouvelles du Roi d'Angleterre ; on savoit qu'il devoit se sauver peu de tems après la Reine, mais on n'avoit point de nouvelles de son arrivée, & les Ports d'Angleterre étoient fermés. Il vint un bruit que le Roi avoit été arrêté à Rochester déguisé en se voulant sauver. Ce bruit vint sans que l'on fût par où : à celui-là succédèrent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événemens extraordinaires ; enfin on eut des nouvelles sûres, qui étoient, que le Roi s'étant déguisé en Chasseur, comme il alloit entrer dans un Batteau qui le devoit conduire à des Bâtimens François répan-

du sur la côte & cachés dans des rochers, des Payfans yvres l'avoient arrêté, disant que des Catholiques s'enfuyoient; & sous ce prétexte ils l'avoient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, & la Noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, & lui rendre les soumissions qu'ils devoient à leur Roi. Ces Gentilshommes se plainquirent à Sa Majesté de ce qu'elle vouloit les abandonner. Comme l'on conduisoit le Roi à Rochester, il se souvint d'un certain Milord du voisinage de cette Ville; & il lui manda la peine où il étoit. Le Milord lui fit réponse, que Sa Majesté pouvoit se tirer d'affaire comme elle jugeroit à propos; mais que puisqu'il ne lui étoit bon à rien, il ne l'iroit pas trouver. Le Roi fut reconduit à Londres, & logé

logé comme à l'ordinaire dans son Palais de Windsor, où ses Peuples se vinrent plaindre à lui, de ce qu'il les vouloit abandonner.

La Reine d'Angleterre vint de Calais à Boulogne, où elle demeura quelque tems, pour savoir des nouvelles de son Epoux. On peut croire qu'elle apprit ce qui se passoit avec un déplaisir mortel. On le lui avoit caché d'abord : mais étant à la fenêtre, elle reconnut un des Domestiques du Roi, qui s'étoit sauvé, & qui devoit se sauver avec lui. A l'égard de la Cour de France, tout y étoit comme à l'ordinaire. Il y a un certain train qui ne change point : toujours les mêmes plaisirs, toujours aux mêmes heures, & toujours avec les mêmes gens. M. de Lausun avoit écrit de Calais une Lettre au Roi, où

il lui avoit mandé , qu'il avoit fait ferment au Roi d'Angleterre de ne remettre la Reine sa Femme & le Prince de Galles qu'entre ses mains ; que comme il n'étoit pas assez heureux pour voir Sa Majesté Britannique, il le prioit de vouloir bien le dispenser de son ferment , & de lui ordonner entre les mains de qui il remettrait la Reine & le Prince de Galles. Le Roi fit réponse de sa main à M. de Laufun , lui manda qu'il n'avoit qu'à revenir à la Cour , envoya un Lieutenant des Gardes , un Exempt , quarante Gardes , M. le Premier avec des Carosses , des Maîtres d'Hôtel , & ce qui étoit nécessaire pour la Reine fugitive. Le Roi dit ensuite , qu'il venoit d'écrire à un homme qui avoit beaucoup vû de son écriture , & qui seroit bien aisé d'en revoir encore. Cette  
attention

attention du Roi pour M. de Lau-  
fun en donna une grande aux Mi-  
nistres, qui ne l'aimoient pas, &  
les mit dans une furieuse appré-  
hension, que le goût du Roi pour  
M. de Laufun ne recommençât,  
Sa Majesté envoya M. de Seigne-  
lai à Mademoiselle, pour lui dire,  
qu'après les services que M. de  
Laufun venoit de lui rendre, il  
ne pouvoit s'empêcher en aucune  
façon de le voir. Mademoiselle  
s'emporta, & dit: C'est donc là la  
reconnoissance de ce que j'ai fait  
pour les Enfans du Roi. Enfin  
elle fut dans une rage si épouvan-  
table, qu'elle ne la put cacher à  
personne. Un des amis de M. de  
Laufun fut chargé de lui présen-  
ter une Lettre de sa part. Elle la  
prit & la jetta dans le feu en sa  
présence; mais cet ami la retira,  
& représenta à Mademoiselle,  
que du moins elle la devoit lire,



mais Mademoiselle alla s'enfermer, & revint un moment après dans la chambre dire qu'elle l'avoit brûlée fans la lire.

On fit alors des Chevaliers du Saint Esprit avec le moins de Cérémonies que l'on put, le Roi ayant une aversion naturelle pour tout ce qui le contraint; on les fit en deux fois, parce qu'autrement il eût fallut trop de tems. La moitié fut faite à Vêpres la veille du jour de l'An, & l'on commença par les Gens titrés. Le lendemain on acheva le reste à la Messe: il ne s'y passa rien de considérable. Deux jours auparavant il y avoit eû une grande dispute entre les Ducs de la Rochefoucault & de Chevreuse. Le Duc de Luynes Pere du dernier s'étoit défait de son Duché en faveur de son Fils, & ce Duché étoit plus ancien que celui de la Rochefoucault: par  
con-

conséquent il prétendoit passer à la Cérémonie. M. de la Rochefoucault soutint qu'il n'étoit pas reçu Duc de Luynes, mais seulement de Chevreuse, qu'ainsi il ne passeroit qu'au rang de Chevreuse. Ils se disputèrent. Enfin le dernier obtint du Roi un Ordre pour que le premier Président le fit recevoir, sans que les Chambres fussent assemblées, & il fut reçu le jour même de la Cérémonie. Le Duché de Chevreuse fut cédé au Comte de Montfort. On envoya porter l'Ordre par des Couriers aux Gens éloignés, que le Roi avoit honorés du Cordon Bleu. Je ne puis m'empêcher de dire ici la manière dont cet honneur fut reçu par deux personnes de différent caractère, dont l'une étoit M. de Boufflers, & l'autre le Marquis d'Huxelles. Le premier le reçut en remerciant bien

humblement Dieu & le Roi des graces continuelles dont ils le combloient, & dans ses actions de graces il cherchoit les termes de la plus profonde reconnoissance pour le Roi & pour M. de Louvois. L'autre ne remercia que M. de Louvois, & recommanda au Courier de lui dire en même tems, que si l'Ordre l'empêchoit d'aller au Cabaret & tels autres lieux, il le lui renvoyeroit. Je dois ajouter ici, que ces deux hommes de caractère si différent sont tous deux très-honnêtes gens. Voilà une petite digression un peu burlesque.

M. de Laufur, après avoir reçu du Roi la permission de le saluer, vint à la Cour dans les transports d'une joie extraordinaire; il jetta ses gans & son chapeau aux pieds du Roi, & tenta toutes les choses qu'il avoit autrefois

fois mises en usage pour lui plaire. Le Roi fit semblant de s'en moquer. Quand Laufun eut vû le Roi, il s'en retourna trouver la Reine d'Angleterre, qui venoit se rendre à la Cour, n'ayant point de nouvelles de son Epoux. On dit d'abord qu'on la logeroit à Vincennes, mais le Roi jugea plus à propos de lui donner S. Germain. Pendant qu'elle étoit en chemin, la nouvelle arriva que le Prince d'Orange avoit fait arrêter le Roi d'Angleterre; l'exemple de la mort tragique de Charles premier son Pere fit trembler pour lui; mais le soir même le Roi dit en allant à son appartement, qu'il avoit des nouvelles que ce Prince étoit en sûreté. Un Valet de garderobe François que S. M. B. avoit depuis longtems, l'avoit vû s'embarquer proche de Rochester. De-là ce

Prince étoit venu repasser à Douvre , & ensuite avoit passé à Ambleteuse , petit Port auprès de Boulogne. Le Valet de chambre étoit venu devant, & avoit rapporté, qu'il avoit entendu tirer le canon à Calais, qu'apparemment c'étoit son maître qui y arrivoit. Toute la soirée se passa sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du Roi d'Angleterre , mais le lendemain on fut au lever fort consterné, quand on vit qu'il n'y en avoit point encore. On trouvoit que la nuit étoit trop longue pour, que si le canon que l'on avoit entendu tirer à Calaiseût été pour lui, le Courier n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin, que Milord Feversham frere de M. de Duras avoit été arrêté par le Prince d'Orange , comme il venoit lui parler de la part du Roi d'Angleterre ;

terre ; que le Prince d'Orange avoit mandé au Roi d'Angleterre, qu'il falloit qu'il fortît de Windsor, parce que tant qu'il y seroit on ne pouvoit pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'Etat. Le Roi en fit quelque difficulté, mais peu de momens après le Prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le falloit, & qu'il se retirât à Hamptoncour, qui est une Maison des Rois d'Angleterre. Le Roi manda qu'il n'y pouvoit pas aller, parce qu'il n'y avoit aucun meuble, mais que s'il le lui permettoit, & qu'il le jugeât à propos, il iroit à Rochester. Le Prince d'Orange y consenti, & lui manda en même tems, que pour sa sûreté il lui donneroit quarante de ses Gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le Prince d'Orange voulut, & le Roi fortit ainsi en peu de  
mo-

momens de Windsor. S. M. B. fut gardée très-étroitement. Le premier jour le Prince d'Orange lui avoit donné presque tous Gardes Catholiques & un Officier ; ils entendirent la Messe avec lui. Quand le Roi fut à Rochester on le garda moins. Il y avoit des portes de derriere à son Palais, un domestique qui étoit au Roi, lui fit trouver des chevaux, dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, & se rendit à un endroit, où l'attendoit un petit bateau pour le conduire à un plus grand Bâtiment. En arrivant à la petite barque il y trouva des Payfans yvres ; qui l'obligèrent de boire à la santé du Prince d'Orange. S. M. leur donna de l'argent pour y boire encore. On comptoit aussi toutes les particularités qu'avoit dites le Valet de garderobe le matin, & chacun raisonnoit

noit selon sa portée. Les uns croyoient que le Prince d'Orange lui avoit fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jeter dans la mer, les autres, afin de le faire transporter en Zelande, où il le retiendroit prisonnier. Enfin chacun donnoit pour bon ce qui lui passoit par la tête. Le Roi étoit triste, les Ministres fort embarrassés.

Le Roi étoit à la Messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du Roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra, pour dire à S. M. que M. d'Aumont venoit de lui envoyer un Courier, qui lui annonçoit l'arrivée du Roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la Cour, & égale entre les Gens de qualité & les Domestiques. On dépêcha aussi-tôt un Courier à la Reine d'An-



d'Angleterre, qui étoit en chemin. M. le Grand étoit parti dès le matin pour aller la recevoir à Beaumont. Pour le Roi d'Angleterre, à ce que conta le Courier, il étoit dans un très-petit Bâtiment, où il avoit quelques gens armés avec lui, & quelques grenades. Il apperçut de loin un Vaisseau plus gros que le sien, il donna ses ordres pour se défendre en cas qu'il fut attaqué ; mais quand ils s'approchèrent, il reconnut que c'étoit un Vaisseau François : la joye fut grande de part & d'autre. Il se mit dans ce Vaisseau & arriva fort heureusement, mais pourtant très-fatigué, car il y avoit bien du tems que ses nuits n'étoient pas bonnes.

Le Roi alla de Versailles à Chatou au-devant de la Reine d'Angleterre & du Prince de Galles.

Galles. Il y attendit , avec une fort grosse Cour à sa suite , cette Reine , qui arriva un moment après. Elle fut reçue parfaitement bien. S. M. B. parla avec tout l'esprit & toute la politesse que l'on peut avoir , plus même que les femmes ordinaires n'en peuvent conserver dans des malheurs aussi grands qu'étoient les siens. Le Roi la conduisit à Saint Germain , & fit ce qu'il put pour adoucir ses peines , qui étoient extrêmement diminuées par la joye d'avoir appris que le Roi son Epoux étoit en France , & en bonne santé. Après cela le Roi s'en retourna à Versailles , & envoya le lendemain chez la Reine une Toilette magnifique avec tout ce qu'il lui falloit pour l'habiller , & ce qui étoit nécessaire pour le Prince de Galles ; le tout travaillé sur le modèle de ce que l'on avoit fait  
pour

pour M. de Bourgogne. Avec cela l'on mit une Bourſe de ſix mille piſtoles ſur la Toilette de la Reine; on lui en avoit déjà donné quatre mille à Boulogne. Le lendemain, jour que le Roi d'Angleterre arrivoit, le Roi l'alla attendre à Saint Germain dans l'Appartement de la Reine. Sa Majeſté y fut une demi-heure ou trois quarts d'heure avant qu'il arrivât: comme il étoit dans la Garenne on le vint dire à Sa Majeſté & puis on vint avertir, quand il arriva dans le Château. Pour lors Sa Majeſté quitta la Reine d'Angleterre, & alla à la porte de la Salle des Gardes au-devant de lui. Les deux Rois s'embraſſèrent fort tendrement, avec cette différence, que celui d'Angleterre, y conſervant l'humilité d'une perſonne malheureuſe, ſe baiffa preſque aux genoux du Roi. Après cette premiere embraſſade,

brassade, au milieu de la Salle des Gardes, ils se reprirent encore d'amitié, & puis en se tenant la main ferrée, le Roi le reconduisit à la Reine qui étoit dans son lit. Le Roi d'Angleterre n'embrassa point sa femme, apparemment par respect.

Quand la conversation eut duré un quart d'heure, le Roi mena le Roi d'Angleterre à l'appartement du Prince de Galles. La figure du Roi d'Angleterre n'avoit pas imposé aux Courtisans : ses discours firent encore moins d'effet que sa figure. Il conta au Roi dans la chambre du Prince de Galles, où il y avoit quelques Courtisans, le plus gros des choses qui lui étoient arrivées, & il les conta si mal, que les Courtisans ne voulurent point se souvenir qu'il étoit Anglois, que par conséquent il parloit fort mal François; outre qu'il bégayoit un peu, qu'il

qu'il étoit fatigué , & qu'il n'est pas extraordinaire qu'un malheur aussi considérable que celui où il étoit diminuât une éloquence beaucoup plus parfaite que la sienne.

Après être sorti de chez le Prince de Galles , les deux Rois s'en revinrent chez la Reine. Sa Majesté y laissa celui d'Angleterre , & s'en revint à Versailles. Presque tous les honnêtes gens furent attendris à l'entrevue de ces deux grands Princes. Le lendemain au matin le Roi d'Angleterre eut à son levé tout ce qui lui étoit nécessaire , & dix mille pistoles sur sa Toilette. L'après-dînée ce Prince vint à Versailles voir le Roi , qui fut le recevoir à l'entrée de la Salle des Gardes , & le mena dans son petit appartement. Ensuite il fut voir Madame la Dauphine ,  
Mon-

Monseigneur , Monsieur , & Madame. Il demeura très-long-tems avec le Roi. Monseigneur & Monsieur furent rendre la visite à S. Germain. Il y eut de grandes contestations pour les Cérémonies : le Roi voulut que le Roi d'Angleterre traitât Monseigneur d'égal , & le Roi d'Angleterre y consentit , pourvû que le Roi traitât le Prince de Galles de même. Enfin il fut décidé que le Dauphin n'auroit qu'un siège pliant devant le Roi d'Angleterre , mais qu'il auroit un fauteuil devant la Reine. Les Princes du Sang avoient aussi leurs prétentions , disant que comme ils n'étoient pas Sujets du Roi d'Angleterre , ils devoient avoir aussi d'autres traitemens. A la fin tout cela se passa fort bien ; mais quand il fut question des Femmes , cela ne fut pas si aisé. Les Princesses du Sang furent trois

en quatre iours sans aller chez S.  
 Le Roy, & quand elles  
 furent, les Duchesses ne les sui-  
 uerent, & prétendirent  
 d'être en leur traitement, celui  
 qui en avoit eu de s'asseoir de-  
 vant le Roy, & celui  
 qui en avoit de la bai-  
 le, & de la terre, qui,  
 ne s'en étoit pas  
 content, disoit, oi,  
 non, & d'autres, j'ai  
 voulu, & d'autres in-  
 terdit, & d'autres ob-  
 jecté, & d'autres que  
 d'assurances à  
 l'égard de l'argent  
 & d'autres, & d'autres  
 & d'autres, & d'autres  
 & d'autres, & d'autres  
 & d'autres, & d'autres  
 & d'autres, & d'autres  
 & d'autres, & d'autres

dans les termes qui convenoient, & qui pouvoient faire plaisir au Roi. Elle fit les mêmes visites qu'avoit fait le Roi son Epoux, & s'en retourna à S. Germain avec de très-grands applaudissemens.

Pendant ce tems-là il arrivoit toujours des troupes du côté du Rhin, les contributions diminuoient, & il falloit abandonner les villes où nous nous étions étendus. On commença par Heilbron, & par le Pays de Wirtemberg. On le pilla bien auparavant; mais dans le tems que l'on sortit d'Heilbron par une porte; les Ennemis qui y entroient par l'autre donnèrent sur une petite arrieregarde, tuèrent des malades que l'on avoit laissés dans la Ville, & que l'on n'avoit pas encore pû retirer. Toutes les troupes qui étoient de ce côté-là se retirèrent à Pforseim, & celles  
qui



qui étoient un peu plus avancées de l'autre côté se retirèrent à Heidelberg. On y rassembla une forte Garnison, celle de Mannheim fut aussi renforcée. La précipitation avec laquelle il fallut quitter, tout cela ne fit honneur, ni à la France, ni à ses troupes, ni aux Généraux qui avoient eu la conduite de cette retraite. On en donna le tort au Comte de Tessé, & entr'autres choses on trouva mauvais qu'un homme qui a servi ne sçût pas, que quand on se retire d'une Place, on en ferme les portes, hors celle par où l'on sort.

Le Roi d'Angleterre étoit à S. Germain, recevant les respects de toute la France, les Ministres y furent des premiers. L'Archevêque de Rheims, frere de M. de Louvois, le voyant sortir de la Messe, dit avec un ton ironique, *voilà un fort bon homme, il a quitté*

*quitté trois Royaumes pour une Messe* : belle réflexion dans la bouche d'un Archevêque. On régla pour la Maison du Roi d'Angleterre six cens mille francs, & pendant le premier mois il eut toujours les Officiers du Roi pour le servir. Tous les jours il arrivoit beaucoup de Cordons Bleus Anglois : le Roi voulut lever deux Régimens de deux mille hommes chacun, qu'il donna aux deux Enfans du Roi d'Angleterre.

Malgré les fâcheuses circonstances de son état, S. M. B. ne laissoit pas d'aller courageusement à la chasse avec Monseigneur, & piquoit comme eût pû faire un homme de vingt ans, qui n'a d'autre souci que celui de se divertir. Cependant ses affaires alloient fort mal, car le Prince d'Orange avoit été reçu du Peuple de Londres avec de très-

acclamations , presque tous les Grands étoient pour lui. Il n'étoit question que de trouver la maniere d'assembler un nouveau Parlement ; car le Roi , qui un peu avant que de quitter son Royaume , avoit convoqué le Parlement , l'avoit cassé en partant , & avoit jetté les Sceaux du Royaume dans la Mer. On rit beaucoup en France , en songeant à cet expédient que S. M. B. avoit trouvé , & cependant cela ne laissoit pas de faire quelque embarras en Angleterre , à cause de leurs Loix. A la vérité l'embarras fut bientôt levé. On apprit ici que tout se dispoisoit à faire une Election du Prince d'Orange à la Royauté , bien qu'on ne laissât pas de proposer d'autres milieux : mais ils ne convenoient pas au Prince , qui vouloit être Roi , quoiqu'il en pût être. L'Irlande tenoit toujours  
ferme

ferme pour son premier Roi ; seulement il y eut un petit parti de Prot. stans Irlandois , qui s'éleva contre , mais il fut abbattu en très-peu de tems par Tirconel , qui étoit Vice-Roi d'Irlande , & avoit amassé beaucoup de Milices généralement mal diisciplinées , sans armes , & sans munitions. Cela ne témoignoit que de la bonne volonté. Tirconel pria le Roi de passer en Irlande , & l'assura que ce voyage lui seroit très-avantageux. Le Roi fut quelque tems à se résoudre , & pendant ce tems-là l'on envoya un homme de confiance nommé Pointis , Capitaine de Vaisseau , pour rendre compte de l'état où il avoit trouvé tout , & pour prendre des mesures plus justes.

Plus les François voyoient le Roi d'Angleterre , moins on le plaignoit de la perte de son Royau-

me. Ce Prince n'étoit obsédé que des Jésuites : il vint faire un voyage à Paris, d'abord il alla descendre aux grands Jésuites, causa très-long-tems avec eux, & se les fit tous présenter. La conversation finit par dire qu'il étoit de leur Société. Cela parut d'un très-mauvais goût : ensuite il alla dîner chez M. de Lausun. On faisoit presque tous les quinze jours un voyage à Marly de quatre ou cinq jours. C'est, comme on fait, une Maison entre Saint Germain & Versailles, que le Roi aime fort, & où il va faire de petits voyages, afin d'être moins obsédé de la foule des Courtisans. Le Roi & la Reine d'Angleterre y furent. On représentoit à Trianon, qui est une autre Maison que le Roi a fait bâtir à un bout du Canal, un petit Opera sur le retour du Dauphin. La Princesse  
de

de Conti, Madame la Duchesse, & Madame de Blois y danfoient, & en étoient assurément le principal ornement; car du reste les vers en étoient très-mauvais, & la Musique des plus médiocres. Sa Majesté pria le Roi & la Reine d'Angleterre d'y venir, & leur donna ce plaisir.

Madame de Maintenon, qui est Fondatrice de Saint Cyr, toujours occupée du dessein d'amuser le Roi, y fait souvent faire quelque chose de nouveau à toutes les petites filles qu'on élève dans cette Maison, dont on peut dire que c'est un établissement digne de la grandeur du Roi, & de l'esprit de celle qui l'a inventé, & qui le conduit: mais quelquefois les choses les mieux instituées dégénèrent considérablement, & cet endroit, qui, maintenant que nous sommes dévots, est le séjour de la vertu & de

la piété, pourra quelque jour, sans percer dans un profond avenir, être celui de la débauche & de l'impieité. Car de songer que trois cens jeunes filles qui y demeurent jusqu'à vingt ans, & qui ont à leur porte une Cour remplie de gens éveillés, sur-tout quand l'autorité du Roi n'y sera plus mêlée; de croire, dis-je, que de jeunes filles & de jeunes hommes soient si près les uns des autres sans sauter les murailles, cela n'est presque pas raisonnable. Mais revenons à ce que je disois: Madame de Maintenon, pour divertir ses petites filles & le Roi, fit faire une Comédie par Racine, le meilleur Poëte du tems, que l'on a tiré de sa Poësie, où il étoit inimitable, pour en faire à son malheur & celui de ceux qui ont le goût du Théâtre, un Historien très-imitable. Elle ordonna au Poëte de  
faire

faire une Comédie, mais de choisir un sujet pieux: car à l'heure qu'il est, hors de la piété point de salut à la Cour, aussi bien que dans l'autre monde. Racine choisit l'Histoire d'Esther & d'Assuerus, & fit des paroles pour la Musique. Comme il est aussi bon Acteur qu'Auteur, il instruisit les petites filles; la Musique étoit bonne; on fit un joli Théâtre & des changemens. Tout cela composa un petit divertissement fort agréable pour les petites filles de Madame de Maintenon; mais comme le prix des choses dépend ordinairement des personnes qui les font, ou qui les font faire, la place qu'occupe Madame de Maintenon fit dire à tous les gens qu'elle y mena, que jamais il n'y avoit rien eu de plus charmant, que la Comédie étoit supérieure à tout ce qui s'étoit ja-



mais fait en ce genre-là, & que les Actrices, mêmes celles qui étoient transformées en Acteurs, jettoient de la poudre aux yeux de la Chammelay, de la Raifin, de Baron & des Monfleury. Lemoyen de résister à tant de louanges ! Madame de Maintenon étoit flattée de l'invention & de l'exécution. La Comédie représentoit en quelque sorte la chute de Madame de Montespan & l'élévation de Madame de Maintenon. Toute la différence fut, qu'Esther étoit un peu plus jeune, & moins précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractère d'Esther, & de celui de Vasty à Madame de Montespan, fit qu'elle ne fut pas fâchée de rendre public un divertissement, qui n'avoit été fait que pour la Communauté, & pour quelques-unes de ses amies particulières. Le Roi en revint charmé,

mé : les applaudissemens que S. M. donna, augmentèrent encore ceux du Public. Enfin l'on y porta un degré de chaleur qui ne se comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller ; & ce qui devoit être regardé comme une Comédie de Couvent, devint l'affaire la plus sérieuse de la Cour. Les Ministres, pour faire leur Cour, en allant à cette Comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. A la premiere représentation où fut le Roi, il n'y mena que les principaux Officiers, qui le suivent quand il va à la Chasse. La seconde fut consacrée aux personnes pieuses, telles que le Pere de la Chaise, & douze ou quinze Jésuites, auxquels se joignit Madame de Miramion & beaucoup d'autres Devots & Devotes. Ensuite cela se répandit aux Courtisans. Le Roi crut que

ce divertissement seroit du gout du Roi d'Angleterre. Il l'y mena & la Reine aussi. Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de S. Cyr, & à l'établissement : ainsi ils ne s'y épargnèrent pas. & y mêlèrent celles de la Comédie. Tout le monde crut toujours que cette Comédie étoit allégorique, qu'Assuerus étoit le Roi, que Vasti, qui étoit la Femme Concubine détrônée, paroissoit pour Mad. de Montespan. Esther tomboit sur Madame de Maintenon, Aman representoit M. de Louvois, mais il n'y étoit pas bien peint, & apparemment Racine n'avoit pas voulu le marquer.

La Chasse, le Billard & la Comédie de S. Cyr partageoient les plaisirs innocens du Roi. Il alloit à Marly tous les quinze jours, & jouoit aux portiques, qui est un  
jeu

jeu de nouvelle introduction, où il n'y a pas plus de finesse qu'à croix & pile. Le Roi y étoit pourtant très-vif. Monseigneur donnoit un peu plus dans les plaisirs de la jeunesse, car il fut trois ou quatre fois au Bal, Monseigneur en donna un, M. de la Feuillade en fit un autre d'une magnificence qui approchoit de la profusion, Monseigneur avoit fait une partie avec la Princesse de Conti d'y aller, le Roi ne l'approuva pas, disant que jamais on n'alloit à ces sortes d'endroits qu'il n'y eut quelque conte désagréable, & que les femmes d'un certain air n'y devoient pas aller. Cela fit que la Princesse, qui aime bien les plaisirs s'en priva à son grand regret.

A Versailles il y en eut aussi : Monseigneur donna le sien au Public, M. le Duc & M. le Prin-

ce de Conti en donnèrent aussi à Monseigneur. Il n'y eut point d'aventure remarquable : Madame la Comtesse du Roure s'y trouva ; mais Monseigneur est un Amant si peu dangereux , que l'on ne parla pas seulement de lui. Il n'y a que Madame la Dauphine qui se défie de la force de ses charmes, qui croye qu'il y ait autre chose que les lorgneries , qu'elle lui voit : Ainsi la pauvre Princesse ne voit que le pire pour elle, & ne prend aucune part aux plaisirs : Elle a une fort mauvaise santé & une humeur triste, qui, joint au peu de considération qu'elle a, lui ôte le plaisir qu'une autre que la Princesse de Baviere sentiroit de toucher presque à la première place du Monde. Le goût de Monseigneur aux Bals est de changer souvent d'habit, par le seul plaisir de n'être pas reconnu, & de

de parler à des personnes indifférentes. Les Bals de la Cour étoient si tristes, qu'ils ne commençoient qu'à près de minuit, & ils étoient toujours finis avant deux heures. La Princesse de Conti ne s'y masquoit que pour un moment. Elle a des yeux qui la font reconnoître de tout le monde, & ces yeux-là, quelque beaux qu'ils soient, s'ils lui donnoient le plaisir de les entendre admirer, faisoient éloigner les personnes qui l'auroient pu amuser, par la peur d'avoir le lendemain une affaire auprès du Roi. Ainsi la pauvre Princesse n'y prenoit guères de plaisir, & Monseigneur étoit assurément celui qui s'y attachoit le plus, sans prendre d'autre plaisir que celui du Bal.

Les plaisirs n'étoient pas assez grands pour empêcher que l'on n'eût beaucoup d'attention aux affaires de la guerre. Vers ce tems-là

M. de Baviere vint sur le Rhin ; à l'heure que l'on s'y attendoit le moins, pour reconnoître un peu le Pays où il devoit faire la guerre l'Été, & pour se montrer à ses troupes. Il vint se faire tirer du Canon à toutes les places que nous tenions, & s'avança avec beaucoup d'Escadrons à la portée d'Heidelberg. Il se retira après s'être montré, & laissa un poste retranché à un quart de lieue de la Ville, mais il n'y demeura pas long-tems ; car Melac, qui est un vieux Officier de Cavalerie, sortit sur lui avec de la Cavalerie, des Dragons & des Grenadiers en croupe. On entra très-vigoureuusement dans le retranchement, & on tua beaucoup d'ennemis. Ce fut une assez jolie action.

Le Maréchal de Lorge partit dans ce tems là pour s'en aller commander en Guienne & le Maréchal



Lechat d'Estrées pour s'en aller commander sur les Côtes de Bretagne. On fit marcher des troupes de tous ces côtés-là, parce qu'on avoit une très-grande appréhension que les Anglois joints aux Hollandois ne fissent des descentes, & cela étoit sûr, pour peu que les affaires d'Angleterre allaissent au gré du Prince d'Orange.

Vers les derniers tems du Carnaval, lorsque les beaux jours commençoient, le Roi voulut faire voir son Jardin & toutes ses fontaines au Roi d'Angleterre avant son départ. Car le passage de ce Prince en Irlande commençoit à être certain. On avoit déjà nommé les Officiers, qui y devoient passer avec lui; & comme charité bien ordonnée commence par soi-même, ceux que l'on nomma étoient d'une habileté



bileté très-médiocre. On retira beaucoup de vieux Officiers, de qui l'on croyoit que l'âge avoit diminué la force & le courage, des postes où ils étoient, pour en mettre de plus jeunes, en cas que les places fussent attaquées; & on les fournit généralement de ce qui étoit nécessaire. Calais entr'autres fut celle pour laquelle on eut plus de peur. Aussi y fit-on travailler très-vigoureuusement, & l'on y mit deux ou trois Commandans pour se succéder les uns aux autres, en cas qu'il y arrivât quelque chose. Il sembloit enfin que tout le monde attendoit avec une grande impatience de sçavoir sa destinée.

Mais sur quoi l'on étoit encore plus impatient, c'étoit sur les pensions qui ne se payoient point du tout. La plupart des Officiers n'avoient pourtant que cet argent  
de

de sûr & de solide. Cela faisoit appréhender la continuation de la guerre , quoique d'abord on l'eût souhaitée démesurément ; car il paroissoit certain , que , puisqu'après dix ans de paix , ou peu s'en falloit , & le Roi jouissant d'un aussi grand revenu , on ne trouvoit pas un sol dans ses coffres , deux ans de guerre mettroient un tel desordre dans les finances , que l'on seroit obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent , on commença par créer deux Charges de Trésoriers de l'Épargne. On obligea Bremont & Brunet , qui étoient les Financiers les plus à leur aise , de prendre ces Charges. C'étoit une taxe fort honnête , il leur en coûtoit à chacun sept cens mille liv. Ensuite on créa six nouvelles Charges de Maître des Requêtes , que l'on vendit

vendit deux cens mille francs chacune. On rechercha les Partisans, dont on tira beaucoup d'argent. M. Betan fut un des plus recherchés, & il paya quatre cens mille francs. Les Villes firent des présens considérables au Roi, celle de Toulouse commença, & lui donna cent mille écus; celle de Paris suivit son exemple peu de tems après: elle donna quatre cens mille francs, & puis celle de Rouen donna aussi cent mille écus. Le Roi reçut ceux qui lui venoient porter la parole de ces présens, avec une douceur & une humanité qui les payoit assez de leur argent.

On avoit averti, il y avoit déjà quelque tems, le Maréchal de Duras, qu'il falloit qu'il songeât à partir. Les ennemis se remuoient beaucoup sur le Rhin. Il y en arrivoit tous les jours, & l'on étoit dans

dans

dans de grandes appréhensions à la Cour, que la paix de l'Empire ne se fît avec le Turc, & que tous les efforts ne tombassent de ce côté-là. Le Maréchal scut profiter de l'occasion : il remplissoit la plus grande place de l'Etat, & il n'avoit jamais roulé sur M. le Prince, & sur M. de Turenne d'aussi grandes affaires qu'il en alloit rouler sur lui. De plus il souhaitoit passionnément l'établissement de sa famille, avant sa mort, sans quoi son fils demeureroit un très-médiocre Gentilhomme de quinze mille livres de rente au plus. Mademoiselle de la Marck, qui étoit le plus grand parti de France étoit déjà trop âgée pour une fille, car elle avoit passé trente ans, mais l'incertitude de sa Mere en étoit cause. Il y avoit eu des propositions très-avancées, entr'autres son mariage  
avoit

avoit presque été fait l'année précédente avec le Duc d'Estrees. Rien n'étoit plus fortable, & cependant cela fut rompu tout d'un coup. Tout nouvellement son mariage avoit presque été conclu avec le Comte de Brione, fils aîné de M. le Grand, que la naissance & les établissemens de son Pere rendoient le parti de France le plus considérable. L'affaire avoit été si avancée, que les deux partis l'avoient publiée faite; mais cela s'étoit rompu, & même avec beaucoup d'aigreur des deux côtés. On proposa donc au Maréchal de Duras de faire épouser Mademoiselle de la Marck à son fils, s'il pouvoit avoir le Duché passé au Parlement. Il se servit de la conjoncture, il obtint du Roi le Duché à cause du mariage, & la fille à cause du Duché: ainsi quelque disproportion d'âge qu'il y eût,  
car

Car le fils de M. de Duras n'avoit que dix-sept ans , le mariage se fit au grand contentement du Maréchal de Duras , de voir son fils si bien établi ; & à celui de la fille , d'être mariée & d'avoir pour mari un aussi joli garçon que le petit Duras. C'étoit de tous les jeunes gens le plus joli & le mieux fait.

Vers la fin du Carnaval ( il n'en restoit plus que trois jours , qui étoient destinés à passer en Cérémonie , c'est-à-dire , un jour un grand souper dans l'appartement du Roi , & le Mardi-gras un grand Bal en masque dans le grand appartement ) l'on apprit la mort de la Reine d'Espagne , fille de Monsieur. Toute la Cour en fut affligée , & cela retrança les plaisirs sérieux dont je viens de parler. La nouvelle en vint le soir assez tard. M. de Louvois , qui est toujours  
mieux

mieux informé de tout que M. de Croissi, quoique celui-ci ait les affaires étrangers, vint l'apprendre au Roi une demie-heure avant que M. de Croissi eût reçu son Courier. Le Roi n'en voulut rien dire à Monsieur le soir, & ne le dit à personne; mais le lendemain à son lever il le dit tout haut, & quand il fut habillé, il se transporta à l'appartement de Monsieur, le fit éveiller, & lui apprit cette triste nouvelle. Monsieur en fut affligé autant qu'il est capable de l'être. Dans le premier mouvement ce furent des transports, & quatre ou cinq jours après son fut calme. Monsieur l'aimoit naturellement, mais il étoit encore plus flatté de voir sa fille Reine & d'un aussi grand Royaume que l'Espagne. A la vérité la manière dont elle mourut ajoutoit quelque chose à la dou-

douleur de Monsieur, car elle mourut empoisonnée. Elle en avoit toujours eu du soupçon, & le mandoit presque tous les ordinaires à Monsieur. Enfin Monsieur lui avoit envoyé du contre-poison, qui arriva le lendemain de sa mort. Le Roi d'Espagne aimoit passionnément la Reine ; mais elle avoit conservé pour sa patrie un amour trop violent pour une personne d'esprit. Le Conseil d'Espagne, qui voyoit qu'elle gouvernoit son mari, & qu'apparemment, si elle ne le mettoit pas dans les intérêts de la France, tout au moins l'empêcheroit-elle d'être dans les intérêts contraires ; ce Conseil, dis-je, ne pouvant souffrir cet empire, prévint par le poison l'alliance qui paroïssoit devoir se faire. La Reine fut empoisonnée à ce que l'on a jugé, par une tasse de chocolat,



lat. Quand on vint dire à l'Ambassadeur qu'elle étoit malade, il se transporta au Palais, mais on lui dit que ce n'étoit pas la coutume que les Ambassadeurs vissent les Reines au lit. Il fallut qu'il se retirât & le lendemain on l'envoya querir dans le tems qu'elle commençoit à n'en pouvoir plus. La Reine pria l'Ambassadeur d'assurer Monsieur, qu'elle ne songeoit qu'à lui en mourant, & lui reedit une infinité de fois qu'elle mourroit de sa mort naturelle. Cette précaution qu'elle prenoit augmenta beaucoup les soupçons, au lieu de les diminuer. Elle mourut plus âgée de six mois que feuë Madame, qui étoit sa mere, & qui mourut de la même mort, & eut à peu près les mêmes accidens. Cette Princesse laissa par son Testament au Roi son mari tout ce qu'elle lui put laisser,  
donna

donna à la Duchesse de Savoye sa sœur ce qu'elle avoit de pierreries , avec une garniture entiere de toutes pièces , & à M. de Chartres & à Mademoiselle ce qu'elle avoit apporté de France.

Dans le tems que la Reine d'Espagne mourut , on assuroit qu'il alloit se faire un échange de Places considérables de Flandres , qui nous étoient nécessaires , contre des Places de Catalogne. Cet échange ne devoit pas être à perpétuité , mais elles servoient de gages de fidélité entre les deux Rois. Tout cela fut démanché par la mort de la Reine. On envoya ordre à l'Ambassadeur de se retirer le plutôt qu'il pourroit.

Pendant ce tems-là le Roi d'Angleterre songeoit à son départ pour l'Irlande. M. de Tirconnel , qui en étoit Vice-Roi , lui manda

qu'il croyoit que sa présence étoit nécessaire. Cela fut fort débattu dans le Conseil. Enfin on jugea à propos que S. M. B. s'y en allât incessamment. Elle fit partir le Duc de Berwick, un de ses Enfans naturels, avec ce qu'il y avoit ici d'Anglois, d'Ecossois, & d'Irlandois pour se rendre à Brest, où ils devoient s'embarquer. Les Officiers Généraux que l'on avoit nommés pour servir avec lui, s'y rendirent aussi. M. de Laufun avoit envie d'y suivre le Roi d'Angleterre, mais il vouloit faire ses conditions bonnes. Les Ministres n'étoient point fâchés de le voir partir, ils appréhendoient toujours le goût naturel que le Roi avoit eu pour lui. Ils opinèrent fort à ce qu'il suivît le Roi d'Angleterre; mais quand il fut question de partir, il demanda que l'on le fît Duc, & en fit la première proposition à  
M.

M. de Seignelai, pour la porter au Roi. M. de Seignelai lui dit de bien songer à ce qu'il faisoit. Le Roi reçut très-mal cette proposition, & quand Lausun parla au Roi, S. Majesté lui répondit très-rudemment. Lausun s'excusa, en disant que le Roi d'Angleterre lui avoit dit de le faire, & prévint le Roi & la Reine d'Angleterre, afin qu'ils dissent la même chose au Roi, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire l'un & l'autre. M. de Lausun s'étant vû refusé, ne voulut plus aller en Irlande, & trouva que ce voyage ne lui convenoit plus. On nomma Roze pour y aller en qualité de Lieutenant Général. Les autres Officiers que l'on y avoit envoyés étoient Maumont, Capitaine aux Gardes pour Maréchal de Camp, Pusignan Colonel du Régiment de Languedoc pour Brigadier d'Infanterie, Lesy

Girardin , Brigadier de Cavalerie , & Boeslo , Capitaine aux Gardes , pour Major Général. Ils étoient tous fort honnêtes gens , mais des plus médiocres Officiers des Troupes du Roi. Le seul Roze , qui est Allemand , étoit celui sur qui l'on pouvoit se confier , pour faire tenter quelque chose par lui. Avec cela l'on envoya cent Capitaines & cent Lieutenans , des Corps qui n'étoient pas destinés à servir en campagne , & deux cens Cadets. Cela ne laissoit pas d'être considérable , & pouvoit en peu de tems servir à discipliner des troupes. On travailla à l'équipage du Roi d'Angleterre. Le Roi lui fit tenir prêt tout ce qui lui étoit nécessaire , & avec profusion , meubles , selles , houffes ; enfin tout ce que l'on peut s'imaginer au monde. Le Roi lui donna même sa cuirasse.

Le

Le Roi d'Angleterre voulut , avant que de partir , laisser quelque marque à M. de Lausun de sa reconnoissance , Sa Majesté Britannique vint à Paris faire ses dévotions à Notre-Dame , & y donna à M. de Lausun l'Ordre de la Jarretiere : en le lui donnant , il lui mit à son Ruban bleu une Médaille de Saint George , enrichie de Diamans , qui étoit la même , que le Roi d'Angleterre , qui eut le cou coupé , avoit donné à son fils le feu Roi , en se séparant de lui. Les Diamans en étoient très-considérables : comme il n'y a que vingt-cinq personnes , qui ayent cet Ordre , il n'y en avoit qu'un de vacant , qui étoit celui de l'Electeur de Brandebourg. Le Roi le donna ici à M. de Lausun , & le Prince d'Orange le donna en Angleterre à M. de Schomberg , à quoi il ajouta vingt mille écus

de pension , avec la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie du Royaume. Il dispensa beaucoup d'autres graces à ceux qui l'avoient suivi.

Le Roi d'Angleterre , après avoir donné l'Ordre à M. de Laufun , alla dîner chez lui avec le Nonce du Pape , qui résidoit à sa Cour , M. l'Archevêque de Paris & beaucoup d'autres gens. Ses amis les Jésuites y vinrent lui dire adieu. Ensuite il alla chez des Religieuses Angloises , où il toucha des Ecrouelles , qu'il ne touche , & dont il ne prétend guérir qu'en qualité de Roi de France. Il vint ensuite voir Mademoiselle au Luxembourg , qui n'alloit point à la Cour , parce qu'elle étoit fort mal contente du Roi , sur le sujet de M. de Laufun. Elle prenoit le prétexte de la mort de Madame de la Menuille ,  
qui

qui étoit morte de la petite verole, dans sa maison de la Ville à Versailles. Il est vrai qu'elle en étoit tombée malade dans le Château au sortir de chez Mademoiselle. Le Roi d'Angleterre alla aussi aux Filles de la Visitation de Chaillot, qui étoient ses amies du tems qu'il avoit demeuré en France, parce que la Reine d'Angleterre sa mere y faisoit d'assez longs séjours, & il repassa ensuite par Saint Cloud, pour faire compliment à Monsieur sur la mort de la Reine sa fille, & pour voir Saint Cloud, qu'il n'avoit jamais vû. De-là il alla à Versailles dire adieu au Roi, & s'en retourna à Saint Germain, où il faisoit son séjour ordinaire. Le lendemain le Roi lui alla aussi dire adieu à Saint Germain. Leur séparation fut fort tendre : Le Roi dit au Roi d'Angleterre, que tout ce qu'il pou-



voit lui souhaiter de meilleur ; étoit de ne le jamais revoir. Il nomma M. d'Avaux pour le suivre comme Ambassadeur, & le Comte de Mailly, qui avoit épousé une Nièce de Madame de Maintenon, pour l'accompagner jusqu'à Brest, où il s'embarquoit. La Reine d'Angleterre demeura avec son fils le Prince de Galles à Saint Germain, & pria qu'on ne lui allât faire sa Cour que les Lundis, trouvant qu'il ne lui étoit pas convenable de se livrer beaucoup au Public, dans le tems que, selon les apparences, son mari alloit essuyer de grands périls.

Le Roi d'Angleterre alla en Chaise jusqu'à Brest, mais sa Chaise se rompit à Orleans ; les gens superstitieux trouvèrent cela de mauvais augure. Il arriva un autre malheur à son équipage, qui s'étoit embarqué. Il y eut un bateau

teau qui se rompit contre les arches du Pont de Cé , & un de ses Valets de garderobe , nommé la Bastie , qui étoit celui qui l'avoit toujours suivi fidèlement , se noya ; il prit à sa place un des Valets de chambre de Mailly. S. M. B. arriva à Brest sans avoir souffert d'autre accident. Elle y trouva une Escadre de treize Vaisseaux , toute prête à le transporter ; mais le tems fut si mauvais , qu'il fallut demeurer un assez long tems à Brest. Le vent ayant tourné , le Roi s'embarqua ; mais à peine l'étoit-il , que dans le moment il changea si bien , qu'il fallut rentrer dans le Port. Comme il y rentroit , un autre Vaisseau , qui sortoit à pleines voiles , vint donner sur celui du Roi d'Angleterre , & ce Prince courut grand risque , sans l'habileté du Capitaine , qui dans le moment fit faire

une manœuvre excellente , & le Vaisseau du Roi en fut quitte pour le mât de Beaupré , qui fut rompu.

Après que le grand deuil de la Reine d'Espagne fut passé , on recommença les Comédies , & l'on croyoit que les Appartemens recommenceroient aussi ; mais le Roi retrancha ces plaisirs , & dit , qu'il avoit beaucoup d'affaires ; que l'heure des Appartemens étoit celle qui lui convenoit le plus pour travailler , & qu'il aimoit mieux employer le beau tems à aller à la Chasse. Ainsi ce fut là une occupation de moins pour les Courtisans. M. de Duras partit alors avec Chanlay , pour se rendre sur les bords du Rhin , & prendre toutes les mesures pour la Campagne. Il y avoit de tems en tems de petites escarmouches entre les Troupes du Roi , & celles des  
Al

Allemands , & le plus souvent nous n'y trouvions pas notre avantage. On jugea , que l'on ne pourroit pas soutenir les Places du Pays de Cologne , qui étoient Nuits , Keiserwert , Lintz , & Rhinberque ; le Roi avoit besoin de ses Troupes , & ne les vouloit pas exposer sans en tirer quelque avantage , outre que les Places étoient si mauvaises , que la prise en étoit sûre.

Le départ du Roi d'Angleterre pour l'Irlande ne laissa pas une grande espérance au Roi de le voir remonter sur le Trône. Il n'avoit pas été long-tems en France , sans que l'on le connût tel qu'il étoit : c'est-à-dire , un homme entêté de sa Religion , abandonné d'une manière extraordinaire aux Jésuites. Ce n'eut pas été pourtant son plus grand défaut à l'égard de la Cour. Mais il étoit foible , & supportoit plutôt ses malheurs par

insensibilité que par courage ; quoiqu'il fût né avec une extrême valeur, soutenue du mépris de la mort si commun aux Anglois. Cependant c'étoit quelque chose qu'il eût pris ce parti-là. On en étoit défait en France , & selon les apparences les troupes que le Prince d'Orange s'étoit engagé d'envoyer sur les Côtes pour faire une diversion , alloient passer en Irlande. On donna donc à S. M. B. une Escadre de dix Vaisseaux , & il arriva enfin heureusement en Irlande avec beaucoup d'Officiers François , & avec tous les Anglois & Irlandois , qui l'étoient venus trouver , ou qui avoient demeuré en France. Le Roi les fit conduire tous à Brest par différentes routes à ses frais , & ils y firent un désordre épouvantable. Le Roi d'Angleterre , qui avoit été homme de mer ,  
étant

étant Duc d'Yorck, ne fut pas content de la marine, & le manda au Roi. Cela donna des vapeurs à M. de Seignelay. Il y eut des Ordres pour faire conduire à Brest toutes les choses nécessaires pour l'Irlande ; elles y furent expédiées avec promptitude & en grande quantité, parce que M. de Louvois s'en mêla. On y envoya aussi tout ce qui étoit nécessaire pour un corps raisonnable de Cavalerie, & pour armer l'Infanterie. L'armée du Roi d'Angleterre produisit une grande joie en Irlande dans l'esprit des Peuples ; il y avoit un tems infini qu'ils n'en avoient vu, & ils étoient comme les esclaves des Anglois. Le Roi leur conserva leurs privilèges, les augmenta même, & confisqua aux Catholiques les biens que l'on avoit autrefois confisqués aux grands Seigneurs de la Religion  
An-

glicane. Il fit Tirconnel Duc, pour le recompenser du soin qu'il avoit pris de lui conserver cette Isle, & de sa fidélité personnelle.

La mort de la Reine d'Espagne avoit entièrement indisposé la Cour du Roi Catholique contre la France. La passion que ce Prince avoit pour son Epouse l'avoit empêché de se déclarer contre nous, malgré les menées de la Cour de l'Empereur, qui tenoit auprès du Roi Catholique l'homme d'Allemagne, qui avoit le plus d'esprit. C'étoit M. de Mansfeld, qui avoit épousé Mademoiselle d'Aspremont, veuve du Duc de Lorraine, & qui étoit maître de l'esprit du Conseil d'Espagne. On sçut à la Cour à quoi l'on devoit s'attendre des Espagnols, & l'on prévint leurs desseins en leur déclarant la guerre. On ordonna à Rebenac, Ambassadeur

fadeur en Espagne , de revenir incessamment , & tout fut fini de de ce côté-là.

La Cour étoit fort occupée pour les affaires de la guerre. Il y avoit peu d'argent , il en falloit beaucoup , & le Contrôleur Général étoit homme peu capable & peu ftilé à son emploi. Il falloit que M. de Louvois , qui l'avoit porté à cette place , l'y foutînt , & travaillât pour lui , & lui-même avoit déjà tant d'affaires, qu'il étoit étonnant , comment il n'y succomboit pas. Cependant il n'y avoit point à reculer , il falloit cheminer, quoiqu'il en fût ; car les ennemis se préparoient très-fortement. On fit la destination des Armées ; il y en devoit avoir une en Allemagne , commandée par M. de Duras ; une en Flandres , par le Maréchal d'Humieres ; une en Rouffillon , par M.  
de



de Noailles, Gouverneur de la Province; & une au milieu de la France, pour prévenir les désordres, dont on étoit menacé par les Gens de la Religion, & aussi pour qu'elle pût être transportée en quelque endroit que ce fût, en cas que les ennemis fussent assez forts pour faire une descente. Pour le Roi; il demeurait à Versailles, afin d'être toujours dans le milieu du Royaume, & de-là pouvoir plus aisément donner ses ordres par tout. On envoya M. le Maréchal de Lorge commander en Guienne; M. le Maréchal d'Estrees dans les deux Evêchés de S. Pol & de Cornouailles en Bretagne, où les ennemis pouvoient plus aisément faire des descentes; M. de Chaulnes dans le reste de la Bretagne, qui étoit son Gouvernement; M. de la Trousse en Poitou & Pays d'Aunis, quoique

que Gacé, qui étoit Gouverneur de la Province, y fût actuellement : mais afin de lui faire supporter plus patiemment ce defagrément, on le fit Maréchal de Camp. On laiffa le Commandement de la Normandie aux Lieutenans Généraux de la Province, Beuvron & Matignon, gens de qualité, & honnêtes gens ; mais fort peu capables pour la guerre. Beuvron étoit frere de Madame Darpajou, que Madame de Maintenon avoit fait Dame d'honneur de Mad. la Dauphine. Les Beuvrons s'étoient attachés à Mad. de Maintenon ; cela fuffifoit pour ne point recevoir de defagrément, & l'on ne pouvoit pas bien traiter l'un fans faire le même traitement à l'autre. Beuvron, dont je parle, étoit beau-frere de M. de Seignelai, & faisoit fort bien fa charge, quand il n'y avoit rien à faire. On lui donna

na la Hoguette , Officier des Mousquetaires , pour Maréchal de Camp , qui étoit celui sur lequel rouloient les affaires de la guerre. On mit pour commander en Languedoc Broglio, Lieutenant Général ; parce qu'il se trouvoit beau - frere de l'Intendant , qui étoit homme d'esprit , & en qui la Cour avoit beaucoup de confiance. On laissa en Provence Grignan, Lieutenant de Roi de la Province, qui y avoit toujours bien fait ce qu'il avoit à faire. En Dauphiné l'on y mit Laffai Maréchal de Camp, qui étoit d'une famille de Robe ; mais qui avoit toujours eu la réputation de bon Officier. En Bearn on envoia le Duc de Grammont, pour représenter seulement, car l'on sçavoit bien qu'il n'y avoit rien à faire. Telle étoit la disposition des Commandemens. On changea beaucoup de Gouverneurs

neurs de Villes particulieres, parce qu'ils étoient trop vieux, & que les affaires présentes demandoient des gens un peu plus actifs, qu'ils ne pouvoient être. On fit faire le tour du Royaume à M. de Vauban, pour visiter les Places maritimes, qui étoient en fort mauvais état, parce qu'elles n'étoient pas du district de M. de Louvois, outre que tandis que la France n'avoit point d'affaire avec l'Angleterre, il ne pouvoit rien arriver de mauvais de ce côté-là. Cependant l'on y fit travailler très-vigoureusement. La Rochelle fut en fort peu de tems mise en bon état: on travailla à Bordeaux, & Brest fut mis en représentation de défense; car la Place vaut si peu de chose par sa situation, que rien ne la peut rendre bonne. M. de Vauban ordonna aussi des redoutes le long  
des

des côtes dans les endroits où l'on pouvoit faire des descentes, & fit planter des pallissades en manière de cheval de Frise le long des rivages de la mer. On posta beaucoup de pièces de canon, selon la situation des endroits, pour battre les Bâtimens, qui pourroient tenter la descente. Enfin toutes les côtes furent au mois de Mai en état de défense. On déclara la guerre au Prince d'Orange, & aux Anglois qui l'avoient suivi, & qui avoient contribué à chasser leur Prince naturel; on fit marcher des troupes aux endroits de France, où l'on croyoit en avoir le plus de besoin: tout en fourmilloit depuis le Bearn jusqu'à la Normandie.

Cependant chacun songeoit à la Cour à son départ. Le Prince de Conti, qui n'étoit pas encore rentré dans les bonnes graces du  
Roi,

Roi, lui avoit demandé dans le commencement de l'hiver , & avec instance , un Régiment. Le Régiment lui fut refusé. Il demanda ensuite d'être Brigadier ; croyant qu'un Régiment tiroit à conséquence , parce que l'on s'y fait des créatures. Sa demande lui fut aussi refusée. Enfin il demanda d'aller Volontaire dans l'Armée d'Allemagne. On ne le lui put refuser , & il se prépara à y aller avec M. le Duc qui fut prêt à n'y avoir non plus aucun Commandement : car l'on mit son Régiment d'Infanterie dans Bonne , & celui de Cavalerie aussi ; & quand il s'en plaignit , on dit que c'étoit la faute de M. de Sourdis , à qui l'on avoit mandé d'y mettre un Régiment de Dragons , & qu'il avoit lû *Bourbon*. On crut que l'on ne pourroit pas aisément tirer le Régiment de  
Bourbon

Bourbon de Bonne, on lui donna un Brevet pour commander le Régiment de Condé. Cependant à la fin on l'en tira, & il servit à la tête de son Régiment. M. du Maine, qui devoit aussi servir en Allemagne, n'y fut pourtant pas employé. On fit venir son Régiment en Flandres; mais en entrant en campagne, on lui donna une Brigade à commander, pendant que les Princes du Sang avoient à peine la simple permission de servir: encore fut-ce beaucoup, que l'on leur épargnât le désagrément d'être dans la même Armée.

Vers ce tems-là il ne se passa rien de considérable à la Cour, que le combat du Comte de Brionne avec Hautefort-S. Chamand, qui étoit Exempt des Gardes du Corps, honnête garçon, & assez bien traité de tout le monde.

monde. Il avoit chez Madame la Princesse de Conti, la fille du Roi, une sœur, qui étoit fort laide : cependant elle se fit aimer du Comte de Brionne ; & cette passion dura fort long-tems. Ils se brouillèrent, & se raccommodèrent plus d'une fois, comme il arrive dans toute les passions. Enfin la Demoiselle, que l'exemple de la Comtesse de Soissons avoit gâtée, comme bien d'autres, qui croyoient que l'on ne les aimoit que pour les épouser, parla de mariage. Je croi que le Comte de Brionne le sçut. Il s'en mocqua. Le frere, en sortant du couché de Monseigneur, attaqua le Comte de Brionne de conversation. Ils allèrent sur le bord de l'étang auprès de l'Hôtel de Soissons, qui étoit un chemin peu passant, surtout à l'heure qu'il étoit, & ils s'y



s'y battirent. Hautefort fut blessé d'abord ; mais il donna un coup d'épée dans la cuisse du Comte de Brionne & lui laissa son épée. Le coup d'Hautefort ne l'empêcha pas de paroître encore le soir ; mais le lendemain tout se sçut ; le Grand Prévôt fit des informations. Hautefort s'écarta, & fut cassé ; on fit si bien que cela ne passa pas pour duel. Le Parlement en prit connoissance, & on les mit tous deux en prison ; le Comte de Brionne à la Bastille, & l'autre à la Conciergerie. La Demoiselle alla du Château, où elle demeuroit, à l'Hôtel de Conti. Elle fut trois semaines, ou un mois sans paroître ; ensuite elle revint, & voulut faire comme auparavant. On lui dit de se retirer ; elle se mit dans le Port-Royal.

Il partit dans ce tems-là un secours considérable pour l'Irlande. Il y eut une Escadre de vingt deux ou vingt-trois Vaisseaux, commandés par le Comte de Chateaugnault, qui sortirent de Brest avec beaucoup de Bâtimens de charge, tous chargés de ce que l'on avoit pû assembler depuis trois ou quatre mois de choses nécessaires à une armée. Le Prince d'Orange avoit aussi mis une Flotte en mer, inférieure de deux ou trois Vaisseaux à celle du Roi. Cette Flotte étoit commandée par Herbert, dont la réputation & la capacité étoient beaucoup supérieures à celle de M. de Chateaugnault. On vouloit aller débarquer à Kinsale, petit Port d'Irlande, où le Roi d'Angleterre avoit descendu, quand il étoit arrivé dans Lille, mais l'on apprit que les ennemis étoient

H pos-

postés à portée de-là. On tint Conseil de Guerre, on trouva le hazard trop grand de faire un débarquement à la vûe des ennemis ; on prit donc le parti d'aller chercher un autre Port à l'Occident de l'Irlande ; on le trouva propre, & on travailla avec beaucoup de vitesse au débarquement à la Baye de Bantry. Comme il n'y avoit plus que deux Brulots à décharger, les ennemis parurent, on appareilla pour aller au-devant d'eux ; on se canona beaucoup, mais on ne s'approcha guères. Enfin les Ennemis prirent le large, & voilà ce que l'on appella un combat gagné. Herbert s'y trouva blessé, & les ennemis confesèrent, que si l'on avoit voulu, on auroit mis leur Flotte hors d'état de servir, & qu'on leur auroit pris quelques Vaisseaux, quoique les Anglois soient beaucoup  
meil-

meilleurs voiliers que les nôtres. M. de Chateauregnault se contenta d'avoir fait heureusement son débarquement, & d'avoir par-devers lui l'idée ou la représentation d'une Bataille gagnée. Il s'en revint content avec un bon vent à Brest, ayant fort peu de monde de tué, & un seul de ses Vaisseaux incommodé, qui étoit celui qu'avoit Coetlogon, dont la Dunette & la Galerie avoient sauté en l'air. Quand le Comte de Chateauregnault fut arrivé, il envoya son Neveu à la Cour. D'abord la joie y fut grande, mais deux ou trois jours après que chaque Officier général, & les plus éveillés des particuliers eurent envoyé des relations, on ne fut plus du tout content. Ils se jettoient la faute les uns sur les autres, de ce que l'on n'avoit pas davantage battu les

Ennemis, aussi en eurent-ils tous des réprimandes de la Cour.

Cependant on travailloit dans les Ports avec une grande activité, à mettre une grosse Flotte en mer; on travailloit aussi à Toulon, où l'on devoit mettre vingt-deux Vaisseaux, à ce que l'on disoit, pour la Méditerranée. A Brest & à Rochefort on en devoit mettre plus de quarante; on envoyoit Couriers sur Couriers à Brest pour faire avancer, & cependant cela alloit avec une lenteur extraordinaire. M. de Seignelai faisoit marcher Bonrepos son premier Ministre, & tout manquoit.

Malgré cela il y avoit déjà quelque tems que M. de Duras avoit eu ordres de partir pour se rendre en Allemagne, sur ce que les troupes de l'Empereur, & celles de l'Electeur de Bavière avoient marché sur le Rhin. Elles s'étoient  
déjà

déjà saisies des postes que les troupes du Roi avoient abandonné de l'autre côté, & commençoient à se retrancher dans une Isle dans le Rhin, entre Philisbourg & le Fort-Louis, qui en ôtoit la communication. Ils nous eussent trop incommodé, s'ils s'y fussent établis. Ils avoient encore un poste fort considérable à portée de-là, qui étoit Hausen, où le Prince Eugene de Savoye avoit pris poste avec beaucoup de Troupes. Le reste de leurs Troupes s'étendoit dans le Wirtemberg, & dans le petit Etat de M. de Bade-Dourlac jusqu'à Huningue. On avoit grande peur, qu'ils n'attaquassent cette Place, qui est fort voisine des Suisses; & l'on n'étoit pas encore trop sûr de leur amitié. Le parti des Ennemis y étoit très-puissant; la Religion mettoit entièrement contre nous les Cantons

Protestans. Le Nonce du Pape affectoit de persuader aux Catholiques, que cette affaire-ci n'étoit point une affaire de Religion, & se servoit de toute sorte de raisons pour les mettre contre nous. De plus, nous avions déjà souvent abusé de leur bonne foi. Enfin tout les portoit à nous devenir contraires, & quoique les levées eussent été faites l'hiver, comme nous les souhaitions, cependant nous étions peu certains de leur amitié. On avoit fait revenir Tamboneau qui y étoit Ambassadeur, il y avoit déjà quelque tems, parce qu'il parloit beaucoup, & ne faisoit que peu de choses. A sa place on y avoit envoyé M. Amelot, qui n'étoit pas un homme tout-à-fait consommé dans les Négociations, mais aussi il avoit un esprit plus posé, plus froid, & par conséquent plus convenable  
à

à l'humeur & au naturel des Suisses. Peu de tems après qu'il y fut, il renvoya le Traité ratifié, & scellé de tous les Cantons. Si nous eussions encore eu les Suisses contre nous, il eût été bien difficile de résister, parce que c'est l'entrée de France la moins fortifiée. Nous n'avions plus alors dans l'Europe que le Dannemarc, qui fût notre Allié: mais il étoit trop séparé de nous, pour se pouvoir soutenir l'un l'autre. Tous ses voisins étoient ligués contre lui, & parce qu'il étoit Allié de la France, & parce qu'il s'étoit saisi des Etats du Duc de Holstein-Gottorp, par droit de bienfaisance. Mais ce seul Allié, nous le pouvions perdre encore. Les intérêts de son frere, le Prince George, qui naturellement devoit succéder au Prince d'Orange, parce qu'il avoit épousé la seconde fille



du Roi d'Angleterre ; & que le Prince d'Orange n'avoit point d'enfans, le pouvoient détacher en peu de tems de l'Alliance qu'il avoit avec le Roi.

Le Projet de la Campagne fut très-sage. Les Ministres suppoient que tant de différens Princes ne pouvoient pas demeurer long-tems unis. La plus grande partie de ceux d'Allemargne sont très-pauvres, & ne peuvent subsister, quand ils ont des Troupes, que par les quartiers d'hiver qu'ils prennent, ou dans le Pays Ennemi, ou les uns sur les autres. Le Roi étoit bien sûr qu'en ne hazardant rien, les Ennemis ne pouvoient pas prendre de quartier dans son Pays. En Allemagne il y avoit les Pays des Princes Ecclesiastiques, qui d'ordinaire fournissent les quartiers aux Princes Protestans : nous tenions la plus grande

de

de partie des trois Electorats, le Roi avoit Mayence & toutes les petites Villes qui en dépendent en deçà du Rhin, le Pays de Treves étoit au moins partagé, car le Mont Royal d'un côté, & Bonne de l'autre, nous laissoient un grand terrain à notre disposition. A la vérité les Ennemis avoient Coblents, que l'on avoit manqué l'hiver dernier. Pour celui de Cologne, nous étions Maîtres des quatre Places fortifiées de l'Electeur, qui étoient Bonne, Rhinberg, Nuits & Keiferswerd. On avoit abandonné Nuits au commencement de l'hiver, & ce fut en se retirant, que les Ennemis battirent la Garnison, & que M. de Sourdis, qui commandoit dans tout ce Pays, la laissa battre, & s'ensuit. Keiferswerd demeura sous le Commandement de Marconié. C'étoit une mau-

vaife Place , d'où l'on retira toute la Garnifon Françoisè , pour y en laiffer une Allemande. M. de Furftemberg avoit mis dans Rhinbergue un Allemand , Domestique de feu M. l'Electeur de Cologne , en qui il avoit beaucoup de confiance , mais l'Allemand le trahit ; & , avant le commencement de la Campagne , prêta ferment à M. le Prince Clement , Concurrent de M. de Furftemberg pour l'Electorat de Cologne , & appuyé par les Bulles du S. Pere. Dans Bonne on avoit mis huit Bataillons de Campagne , un Régiment de Cavalerie , & un de Dragons. Asfeldy commandoit , & on lui avoit donné de bons Officiers fubalternes. Mayence étoit garnie à foifon : on y avoit mis le Marquis d'Huxelles pour y commander. M. d'Huxelles étoit l'Officier d'Infanterie à la mode , & la créature de M. de Louvois. On dit

dit qu'on lui avoit donné quatre cent milliers de poudre , avec douze Bataillons des meilleurs qui fussent en France , le Régiment des Bombardiers , la Compagnie des Mineurs , un Régiment de Cavalerie , un de Dragons , M. de Choisi , habile Ingenieur , & qui avoit défendu Mastric sous M. de Cailus , pour commander sous lui , & trois ou quatre autres bons Officiers , en cas qu'il méfarrivât aux premiers. La Place n'étoit pas excellente , mais on y avoit travaillé tout l'hiver , & on l'avoit assez bien raccommodée. Le Mont-Royal , qui étoit encore une Place , pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre , d'autant plus qu'elle n'étoit pas encore achevée , étoit fournie de même , & avoit M. de Montal pour y commander. Philisbourg & Landau étoient encore pourvus de la même

me maniere. Outre cela le Roi avoit beaucoup de Troupes répandues dans le Palatinat, Pays qu'on avoit juré de ruiner entièrement, parce qu'il étoit trop voisin de l'Alsace, & que celui qui avoit le plus de part à la guerre, étoit M. l'Electeur Palatin. Quoiqu'on l'appellât alors le *Nestor Germanique*, sa prudence s'étoit bien endormie d'aigrir le Roi au point qu'il l'avoit aigri; il devoit se reconnoître trop petit Prince, & trop sous la Coulevrine de la France, pour ne pas s'accommoder au tems. Toutes les Places du Palatin étoient garnies des Troupes du Roi, & pendant l'hiver on avoit tiré tout l'argent que l'on avoit pû du Pays. D'abandonner ces Places, & de les laisser dans leur entier, c'étoit presque mettre les Ennemis du Roi dans son Pays. On commença par évacuer la plus avancée, qui

qui étoit Heldelberg , Capitale du Palatinat. On fit sauter la moitié du Château , qui avoit l'air grand , & méritoit des égards. On brûla la moitié de la Ville , avec des excès , qu'une guerre moins vindicative auroit empêché. Ensuite on évacua Manheim ; on rasa la Ville & la Citadelle , enforte qu'il n'y resta pas une maison , & les ruines même en furent jettées dans le Rhin , & dans le Nekker. On brûla Wormes , qui étoit une petite République sur le Rhin. On en fit autant à Spire , Ville appartenante à l'Electeur de Trêves , comme Evêque de Spire , parce qu'on trouvoit qu'elle pressoit trop l'Alsace. Pour Frankendal , il fut rasé seulement ; parce que comme l'on avoit Mayence , il étoit difficile à nos ennemis de s'en rendre les maîtres. On fit un pareil traitement à un grand  
nom-

nombre de petits mauvais Châteaux, que les troupes du Roi avoient occupés pendant l'hiver, & qui pouvoient servir de postes aux ennemis. M. de Duras alla s'établir à Strafbourg, pour attendre le commencement de la Campagne. Les Allemands ne s'y mettent jamais de bonne heure, mais nous ne pouvions rien faire pour les prévenir : il falloit voir à quoi ils s'attacheroient. Il y avoit deux Places qui n'étoient point achevées, qui étoient Betfort & Landau. On y travailloit à force, ainsi il falloit laisser les Troupes, & sur tout l'Infanterie, tout le plus long-tems que l'on pouvoit, dans les Places. A l'égard de la Cavalerie, il n'étoit pas bon non plus qu'elle campât de trop bonne heure, parce qu'il y en avoit beaucoup de nouvelle, & que même dans la vieille, on avoit été obligé

g<sup>e</sup>

général d'y fourer beaucoup de Compagnies, qui venoient d'être tout fraîchement faites; ainsi tout demeura dans les Places, ou dans des quartiers jusqu'à ce que les Allemands commencèrent à paroître du côté de la Flandre. M. le Maréchal d'Humieres, qui étoit à Lille, eut ordre de s'en aller à Philippeville, pour mettre de bonne heure l'Armée en Campagne. Il eut ordre de l'assembler auprès de Maubeuge, & le fit au commencement de Mai, que les Ennemis n'avoient pas encore songé à assembler leurs troupes. Il reprit quelques Châteaux, dont les Ennemis s'étoient saisis pendant l'hiver, & les fit raser. Il eut le même ordre qu'ont tous les Généraux en France. Ce fut de ne pas combattre. M. de Valdec informé de cet ordre, rassembla son Armée, l'assembla foible,

&c



& donna au Maréchal d'Humieres de fort belles occasions de le battre. Même le peu de précaution qu'il prenoit, alloit ou à la malhabileté ou à l'insolence. Cependant le Maréchal suivant son ordre aveuglement n'en profita point.

Le premier exploit qui se passa fut en Catalogne, où M. de Noailles, qui commandoit l'Armée, composée de deux ou trois vieux Régimens d'Infanterie, avec quelque Cavalerie nouvelle, des Dragons de même, & le reste des Milices de la Province, se faisit de Campredon, mauvais Village, & d'une Tour, qui étoit à deux lieues de-là. Comme c'étoit là son premier exploit, il envoya un Courier en porter la nouvelle à la Cour & l'on y parla de cette conquête, comme de quelque chose de fort considérable. Le  
poste

poste étoit pourtant de lui-même fort mauvais, il y avoit peu de gens à le défendre, point d'Armée à le secourir, les Espagnols n'étant pas assez puissans pour mettre deux mille hommes ensemble dans leur Pays.

On espéroit toujours en France, que l'humeur hautaine du Prince d'Orange deviendroit insupportable aux Anglois; & comme nous nous flattons très-volontiers, on ne doutoit point de voir en très-peu de tems une révolte en Angleterre. Cependant le Prince d'Orange avoit été couronné Roi d'Agleterre avec de très-grands applaudissemens La Convention d'Ecoffe lui avoit aussi envoyé la Couronne, quoique le Roi eût encore des partis fort puissans dans le Nord de l'Ecoffe. Le Prince d'Orange avoit fait assembler le Parlement, qui lui avoit accordé

dé généralement tout ce qu'il lui avoit demandé, c'est-à-dire, de l'argent pour payer les Troupes Hollandoises, & pour rembourser les avances que lui avoit fait la Hollande pour son dessein, de l'argent pour sa subsistance, & les moyens d'en tirer pour faire la guerre à la France. Tout cela s'étoit fait avec une tranquillité étonnante. Londres, qui n'étoit point accoutumée à avoir des Troupes en étoit remplie sans en être inquiétée, & le Prince d'Orange en deux mois étoit devenu plus maître de l'Angleterre qu'aucun Roi ne l'avoit jamais été. Les Anglois, qui avoient chassé leur Roi, sous prétexte de défendre & conserver leur Religion, la voyoient changer entièrement, car le Prince d'Orange, tout en faisant semblant d'accommoder les deux Religions, c'est-à-dire, l'Anglicane, & la  
sienne,

sienne , prétendue Réformée, laissoit les Ministres de la dernière entièrement les Maîtres & professoit publiquement son Calvinisme , à quoi tous les Anglois applaudissoient.

Le Prince d'Orange faisoit travailler avec un grand soin à l'Armement de la Flotte Angloise , pour la joindre avec celle des Hollandois. On ne pouvoit pas s'imaginer dans ces pays-là , qu'après les dépenses que le Roi avoit faites , il fût en état de mettre sur pied une Flotte assez considérable pour leur opposer , & ils comptoient d'être entièrement les Maîtres de la Mer. Dans les combats particuliers, qui s'étoient donnés de Vaisseau à Vaisseau , les François avoient presque toujours eu l'avantage , & on avoit fait plus de prises aux Ennemis , qu'ils ne nous en avoient fait. Ils ne comptoient

toient pas que l'on laissât la Méditerranée entièrement abandonnée & gardée seulement par les Galères. Ils savoient que nous avions la guerre contre les Corsaires d'Algers, & jugeoient que cette guerre suffisoit pour occuper un nombre assez considérable de Vaisseaux : on traitoit pourtant de la paix, mais en traitant nous continuions dans cette hauteur, à quoi nous sommes si bien accoutumés, & depuis si long-tems. Quoique nous ne vissions que des Ennemis autour de nous, nous voulions que les Algeriens se contentassent d'une Trêve, parce qu'il y avoit un grand nombre de leurs gens, qui étoient Esclaves sur nos Galères, qui nous servoient bien, & que par la Trêve on ne rendroit pas : mais les Algeriens n'y voulurent point consentir.

Le Prince d'Orange comptoit  
donc

donc que l'Armée de Mer n'apporterait aucun obstacle à ses desseins, & par-là il regardoit l'affaire d'Irlande comme une très-petite affaire. Ceux qui dans le commencement y avoient tenu son parti, avoient été battus, & tout s'étoit réfugié dans une Place assez bien fortifiée pour une Province comme l'Irlande, où il n'y en a aucune. Les Anglois l'avoient fait bâtir pour la sûreté du commerce avec l'Irlande : elle s'appelloit Deri, & comme c'étoient les Marchands de Londres qui l'avoient fait bâtir, ils y avoient ajouté *London*, qui en Anglois veut dire Londres, de manière qu'elle s'appelloit Londonderi. Tous les partisans du Prince d'Orange s'étoient jettés dedans, & en cedèrent le Commandement à un Anglois ; qui avoit été Ministre. Le Roi d'Angleterre donna ses ordres pour la faire investir, sans pour-  
tant

tant quitter Dublin. S. M. B. avoit deux Officiers d'Infanterie François, que le Roi lui avoit donnés pour aller avec lui, qui étoient Maumont, Capitaine aux Gardes & Maréchal de Camp, & Puffignan, Colonel d'Infanterie & Brigadier. Il y avoit long-tems qu'ils servoient tous deux, mais avec cela ils étoient au nombre des Officiers de médiocre capacité; cependant ils pouvoient passer pour bons en Irlande, où il n'y en avoit point de meilleurs. Les Troupes qu'ils commandoient étoient fort mal disciplinées; celles qui étoient dans Londonderry l'étoient tout aussi mal, mais les Anglois ont pour la Nation Irlandoise un mépris, qui leur donnoit un air de supériorité. Maumont fut tué en allant reconnoître la Place, & l'autre, peu de jours après, voyant une sortie que les Ennemis faisoient assez en désor-

fordre, crut qu'il n'y avoit qu'à les pousser avec le peu de gens qu'il avoit. Il ne s'apperçut pas d'une embuscade que l'on avoit dressée. Il fut coupé, & il y périt avec beaucoup de Gens. Il ne restoit plus d'Officier sur qui l'on pût faire rouler le siège, car Roze, qui étoit le meilleur que le Roi eût envoyé en Irlande, étoit un Allemand, très-bon Officier de Cavalerie, mais qui en sa vie n'avoit rien sçu qui regardât l'Infanterie. On se contenta de tenir bloqué Londonderi, dans l'espérance qu'il seroit obligé de se rendre, parce que la quantité de gens qui s'étoient retirés dedans, ne pouvoient subsister long-tems, & l'on comptoit aussi qu'ils ne seroient pas secourus. On prit deux petits Forts, qui gardoient la Rivière, par où l'on y pouvoit jeter du secours; on fit faire  
en-



ensuite une estacade, pour empêcher les Bâtimens de passer de nuit, & l'on employa le peu d'Artillerie qu'il y avoit pour la defendre.

Tous les jours il nous venoit de fausses nouvelles de ce pays-là. Il y eut des Vaisseaux Anglois, qui après le combat de Bantry se détachèrent; le bruit fut d'abord, qu'ils s'étoient venus rendre au Roi, mais il se trouva, qu'ils étoient allez pour tenter le secours de Londonderi, qu'ils tentèrent d'abord fort inutilement: mais dans la suite ils trouvèrent moyen de rompre l'estacade, & de porter dans la Ville un secours considérable qui fit que l'on leva le blocus, & que l'on ne songea plus au siège de cette Place. Il y eut même des revoltés, qui se saisirent encore d'une autre petite Place dans les marais, mais le Roi  
d'An-

d'Angleterre y envoya Hamilton, qui étoit Lieutenant Général de ses Armées, & qui avoit été long tems Colonel d'Infanterie en France. On l'avoit chassé de la Cour, parce qu'il s'étoit rendu amoureux de la Princesse de Conti, fille du Roi, & qu'il paroissoit qu'elle aimoit bien mieux lui parler qu'à un autre. Hamilton défit ces Révoltés, qui étoient en fort petit nombre.

Cependant la Reine d'Angleterre étoit à Saint Germain dans une tristesse & un abattement épouvantable. Ses larmes ne tarissoient pas. Le Roi, qui a l'ame bonne, & une tendresse extraordinaire, sur-tout pour les femmes, étoit touché des malheurs de cette Princesse, & les adoucissoit par tout ce qu'il pouvoit imaginer. Il lui faisoit des présens, & parce qu'elle étoit aussi dévote que mal-

heureuse , c'étoient des présens , qui convenoient à la dévotion. Il avoit aussi pour elle toutes les complaisances qu'elle méritoit ; il la faisoit venir à Trianon & à Marly , aux Fêtes qu'il y donnoit ; enfin il avoit des manières pour elle si agréables & si engageantes , que le monde jugea qu'il étoit amoureux d'elle. La chose paroissoit assez probable , les gens qui ne voyoient pas cela de fort près , assuroient , que Madame de Maintenon , quoiqu'elle ne passât que pour amie , regardoit les manières du Roi pour la Reine d'Angleterre , avec une furieuse inquiétude. Ce n'étoit pas sans raison , car il ny a point de Maitresse , qui ne terrasse bientôt une amie. Cependant le bruit de cet amour ne fut que l'effet d'un discours du public , fondé sur les airs honnêtes , que le Roi ne pouvoit s'em-

pêcher

pêcher d'avoir pour une personne, dont le mérite étoit aussi avoué de tout le monde, que celui de la Reine d'Angleterre, quand même elle n'eût été que particulière.

M. de Lausun étoit le seul François considérable, qui eût eû part à l'affaire d'Angleterre, parce qu'il étoit le seul qui y fut.

Cependant Sa Majesté Britannique crut lui avoir des obligations infinies, & le laissa en partant dans la confiance de la Reine. A proprement parler, M. de Lausun étoit le Ministre d'Angleterre en France. Il n'avoit jamais été aimé de M. de Louvois, mais il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour gagner les bonnes grâces de Madame de Maintenon. Il sçavoit bien qu'il n'y avoit que ces deux côtés, pour pouvoir approcher le Roi,

& peut-être comptoit-il celui de Madame de Maintenon comme le plus sûr. Il jugeoit avec tout le monde, que Madame de Maintenon ne regardoit point M. de Louvois comme son ami : au contraire elle ne le regardoit que comme un Ministre utile au Roi, un Ministre, qui étoit bien avec son Maître, sans qu'elle y eût contribué, & qui étoit bien dans son esprit avant elle. Mais M. de Seignelai, elle le regardoit comme sa créature : quoiqu'elle ne fût pas liée de droit fil avec lui, elle l'étoit par ses sœurs, Madame de Beauvilliers, & Madame de Chevreuse. M. de Lausun crut donc qu'il feroit un grand coup pour lui, & qui plairoit fort à Madame de Maintenon, de tirer l'affaire d'Irlande des mains de M. de Louvois, pour la mettre dans celles de M. Seignelai. Il  
persuada

perluade bien la Reine d'Angleterre , que cela fut fait , & peut-être au grand contentement de M. de Louvois , qui ne pouvoit pas être généralement chargé de tout.

Sa santé n'étoit pas aussi robuste qu'elle paroissoit ; il n'étoit jamais long-tems sans avoir des accès de fièvre , & ne sçavoit ce que c'étoit que de se ménager dans un tems comme celui-ci. M. de Seignelai avoit la marine , & il paroissoit probable , que comme tous les passages d'Irlande dépendoient de lui , le Roi d'Angleterre seroit mieux servi. Ce n'est pas que sous la direction de M. de Louvois , qui fut , à la vérité , pendant peu de tems , il n'y eut une grande profusion de toutes les choses nécessaires , & cela étoit allé si loin , qu'elles ne purent pas toutes passer avec le Roi d'Angleterre ,

d'Angleterre, ni avec la Flotte, qui suivit. Il en demeura même encore quantité à Brest.

Il y avoit déjà long-tems que la Dauphine étoit malade, & qu'elle ne voyoit presque personne. On n'avoit aucune foi à son mal ; cependant elle étoit enflée, & maigrissoit fort. Les Médecins ne lui faisoient rien du tout. A la fin de l'hiver elle s'étoit mise entre les mains d'une femme, qui lui avoit donné d'abord quelque soulagement, & qui en effet l'avoit fait desenfler, mais cela étoit revenu ; ensuite elle s'étoit remise encore une fois entre les mains des Médecins. Enfin ils avouèrent leur ignorance. Madame la Dauphine voulut tâter des Empiriques : on en consulta beaucoup. Enfin elle demanda au Roi la permission de se mettre entre les mains d'un Prêtre Normand, dont le Maréchal

chal de Bellefond étoit entêté, & qui se donnoit pour un homme à divers secrets. Son premier métier avoit été, demeurant au Collège de Navarre, d'apprendre à siffler à des Linottes. Un de ses amis, souffleur de sa profession, lui laissa en mourant tous ses secrets, & le Prêtre s'en servit heureusement. Cela établit sa réputation: il se trouva en Normandie auprès de chez le Maréchal, qui est homme à s'entêter fort aisément. Il vanta le Prêtre, & enfin lui établit une réputation d'habileté, qu'il ne méritoit nullement. Ce fut l'homme, dont Madame la Dauphine se servit. Elle s'en trouva bien dans le commencement, & redevint ensuite dans le même état. Peu de gens se soucioient de cette Princesse, parce qu'elle ne contribuoit ni à la fortune des personnes, ni aux plaisirs



de la Cour. Il y avoit un tems assez considerable que M. de la Tremoille faisoit l'amoureux d'elle publiquement. Il étoit à la vérité parfaitement bien fait , mais d'une laideur choquante , & l'on peut dire , non commune. On l'accusoit d'avoir l'esprit à l'avenant. On étoit si accoutumé à le voir lorgner , que personne n'y faisoit pas la moindre attention , & l'on ne s'avisoit pas de faire le tort à Madame la Dauphine , de croire qu'elle l'aimât. Cependant quelques gens osèrent à la fin le penser. Madame la Dauphine lui parloit , même plus souvent qu'à un autre , parce qu'il se présentoit plus souvent à elle. On n'a pû sçavoir si M. de la Tremoille avoit pris la liberté de lui découvrir sa passion un peu plus évidemment que par des lorgneries : mais enfin la Dauphine lui fit dire par la Darpajou ,  
sa

sa Dame d'honneur, de ne se plus présenter devant elle.

Cela se feroit passé entre eux trois, & peut-être Monseigneur, à qui Madame la Dauphine pouvoit l'avoir dit, si M. de la Tremoille ne se fût avisé d'en aller porter sa plainte au Roi, qui lui répondit, que Madame la Dauphine étoit sage, qu'elle avoit ses raisons pour cette défense, & que peut-être le tort qu'elle avoit eu, c'étoit de ne l'avoir pas faite plutôt.

Dans ce tems-là il se passa une autre scène assez considérable, à l'égard de Madame la Duchesse.

Elle étoit des plus jeunes & des plus éveillées, & rassembloit chez elle ce qu'il y avoit de plus jeunes femmes, à la tête desquelles étoit Madame de Valentinois, fille de M. d'Armagnac, plus coquette, elle toute seule, que toutes les

femmes du Royaume ensemble.

Dès l'hiver il y avoit eû une grande affaire, M. de Marfan, de qui Madame la Duchesse s'étoit moquée, pendant qu'il étoit amoureux de la cadette Grammond, s'avisa de lorgner Madame la Duchesse, à ce qu'on dit, pour se venger d'elle, & pour en faire un sacrifice à sa Maitresse. Madame la Duchesse répondit aux lorgneries. M. de Marfan écrivit: Madame la Duchesse fit réponse. Ces sortes de vengeances avec une aussi jolie personne, & du rang de Madame la Duchesse retombent bien souvent sur les Maitresses. Je crois que cela fût arrivé, car les deux meilleurs amis de M. de Marfan, qui étoient Commenge & Mailly, étoient amoureux chacun d'une fille de Madame la Duchesse; le premier d'une Mademoiselle  
de

de Doré, qu'il y avoit long-tems qui faisoit l'amour, & qui l'avoit fait avec le Prince d'Harcourt avant que d'entrer chez Madame la Duchesse. L'autre d'une Mademoiselle de la Roche-Ainard. Elles étoient toutes deux Favorites de Madame la Duchesse, & lièrent ce commerce. Il fut découvert. M. le Prince s'en plaignit au Roi. Le Roi lui dit qu'il n'avoit qu'à faire ce qu'il voudroit, qu'il ne se mêloit plus de la conduite de Madame la Duchesse. Madame la Duchesse fut bien grondée. Le Roi ne voulut pas lui en parler, mais il dit à Madame de Maintenon de le faire. Madame de Maintenon en parla à Madame la Duchesse, qui se mit à lui rire au nés, & dit qu'elle n'avoit écrit que pour se mocquer de M. de Marfan.

A cette affaire se mêla un au-

tre incident. M. le Prince , qui , quand il veut sçavoir quelque chose , y prend tous les soins imaginables , mit des gens en campagne pour sçavoir ce qui se passoit chez Madame la Duchesse. On lui vint rapporter , que l'on avoit vû sortir de chez elle un homme , qui se cachoit. M. le Prince envoya querir Madame de Mareuil , qui étoit la Dame d'honneur , pour sçavoir quel étoit cet homme , Madame de Mareuil jura qu'il n'en étoit point entré , & que Madame la Duchesse avoit demeuré tout le jour seule dans son Cabinet avec Madame de Valentinois. On fit de grandes perquisitions : enfin on trouva que c'étoit un Peintre , que Madame de Valentinois avoit fait venir , pour avoir un portrait en petit à donner , à ce que l'on dit , à M. de Barbesieux , qui étoit

étoit son Amant. Elles furent grondées au dernier point. Elles en fondirent en larmes, & l'on interdit à Madame la Duchesse tout commerce avec Madame de Valentinois, mais elles se rejoignirent bien-tôt, & puis il n'en fut plus parlé.

Tout cela demeura pendant quelque tems dans une assez bonne intelligence, mais peu après le départ de M. le Duc pour l'armée, il y eut une nouvelle scène, ou plutôt une continuation de la première. M. le Prince en reparla au Roi, mais avec plus de chaleur. Enfin les filles furent chassées. Mesdemoiselles de Doré & de la Roche-Ainard allèrent dans des Couvents, Mademoiselle de Paulmi demeura chez Madame la Princesse, & se maria peu de tems après. Le Roi ordonna, que Madame la Duchesse se-  
roit

roit toujours avec Madame la Princesse ; que quand elle iroit à Chantilly , elle ne recevroit pas de visite dans son appartement. Rien de tout cela ne fut exécuté , hormis qu'elle n'eut plus la compagnie de ses filles.

Les armées étoient en campagne , celle de M. le Maréchal d'Humieres dans le Pays ennemi : M. de Duras dans le Pays de Mayence avec de la Cavalerie seulement , ayant laissé toute son Infanterie dans les Places , & sur-tout à Landeau. La disposition de celle des Ennemis étoit , que M. de Baviere devoit être à la tête du haut Rhin : on donna de ce côté-là un Corps de Cavalerie à commander au Comte de Choiseuil. M. de Lorraine devoit occuper le Palatinat , & l'Electorat de Mayence ; M. de Saxe devoit être dans le Pays de Treves ,  
&

& joindre M. de Lorraine quand il en auroit besoin , & M. de Brandebourg , avec les Troupes de Munster & des Troupes de Hollande dans l'Electorat de Cologne. L'Empereur avoit laissé M. de Bade en Hongrie , pour faire tête aux Turcs avec une armée médiocre.

L'Electeur de Brandebourg fut le premier qui attaqua quelque chose. Il s'étoit déjà saisi de nuits , quand les Troupes du Roi l'avoient abandonné. On avoit aussi retiré toutes les Troupes Françoises de Keiserswert , & l'on y avoit laissé une garnison Allemande. Ce fut à cette Place , qui étoit mauvaise , que s'attaqua M. l'Electeur de Brandebourg. Il ne fut que trois jours devant : le quatriéme la garnison Allemande obligea Marconié , qui en étoit Gouverneur , & qui étoit François,

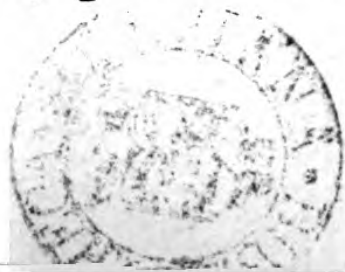


çois , de se rendre. Le Roi n'avoit plus de Place où il y eut de ses Troupes que Bonne. M. le Cardinal de Furstemberg en étoit parti , quand il avoit vû les Troupes de M. l'Electeur s'approcher du Pays de Cologne , & étoit venu demeurer à Metz. Cependant M. l'Electeur de Brandebourg n'osant pas attaquer Bonne dans les régles avec son armée , se contenta de l'investir , & peu de tems après se résolut de la bombarder. M. de Lorraine étoit arrivé à Francfort , & tous les Princes , dont les Troupes composoient l'armée , qui devoit agir de ce côté-là , s'y étoient rendus. On y tenoit force Conseils de Guerre , où l'on ne decidoit rien , chacun parloit selon son intérêt , tous vouloient que l'on attaquât une Place , mais chacun vouloit que ce fût celle qui étoit la plus près de ses Etats , & par

par conséquent celle qui les pouvoit le plus incommoder. La Ville de Francfort vouloit absolument Mayence , & offroit une somme considérable , & de fournir tout ce qui seroit nécessaire pour les frais du siège. Cela étoit tentant , mais M. de Lorraine n'y opinoit pas , parce qu'il avoit peur de risquer sa réputation ; il sçavoit la quantité de Troupes qu'il y avoit dans la Place. Le Marquis d'Huxelles avoit de la réputation , parce que M. de Louvois l'avoit élevé en très-peu de tems. M. de Duras étoit en Alsace avec une Armée considérable : tout cela faisoit douter du succès du siège.

L'Espagne avoit une envie demesurée de voir des enfans à son Roi. Peu de jours après que la Reine fut morte , on proposa au Roi Catholique de se remarier , & on lui fit voir les portraits de  
l'In-

l'Infante de Portugal ; de la Princesse de Toscane , & de la troisième fille de l'Electeur Palatin , dont l'aînée avoit épousé l'Empereur , & la seconde le Roi de Portugal. On ne sçait si ce fut le goût , dont il n'avoit guères , qui prévalut , ou les conseils de ses Ministres , qui étoient l'Echo de M. de Mansfeld , mais il choisit la fille de l'Electeur Palatin , qui étoit des trois la moins belle. On demanda des Vaisseaux au Roi de Portugal pour l'aller chercher. Le Ministre du Roi obligea le Roi de Portugal à n'en point donner. M. de Mansfeld fut choisi par le Roi d'Espagne pour l'aller épouser. Il s'embarqua sur un Vaisseau Portugais , passa en Anglettere , vit le Prince d'Orange comme Roi , ce qu'avoit déjà fait l'Ambassadeur d'Espagne , & l'Envoyé de l'Empereur , prit des ordres du  
Prince



Prince d'Orange, pour que l'on lui fournît en Hollande tous les Vaisseaux qui seroient nécessaires pour la sûreté du passage de la Reine, & s'en alla à la Cour de l'Empereur.

La Flotte de la Méditerranée se mit en mer sous le commandement du Chevalier de Tourville ; l'on publioit , que ce n'étoit que pour la Méditerranée : cependant il ouvrit ses ordres secrets , & trouva que c'étoit pour passer dans l'Océan , & venir à Brest joindre le reste de l'Armée Navale, elle étoit composée de vingt-deux Vaisseaux de Guerre. Il y en avoit beaucoup parmi , qui ne pouvoient soutenir ni un combat, ni l'effort d'une tourmente. On n'avoit voulu que paroître , & mettre beaucoup de Vaisseaux sur mer. La Flotte fut long-tems à passer ; on pressoit extrêmement l'armement de Brest ; on envoyoit  
Cou-

Couriers sur Couriers au Maréchal d'Estrées, qui étoit Vice-Amiral, & qui comptoit de commander toute cette Flotte. Jamais la France n'en avoit mis une si nombreuse sur pied, & jamais elle n'avoit paru plus nécessaire. On sçavoit la jonction de beaucoup de Vaisseaux Hollandois avec les Anglois, & qu'ainsi ils ne manqueroient pas de mettre les premiers en mer. On avoit beau presser pour les nôtres; cela étoit inutile, parce qu'il manquoit une infinité de choses qu'il falloit qui vinssent de différens endroits, & l'on n'alloit pas commodément des Ports de la Manche à ceux de l'Océan, de maniere que les Anglois nous tenoient une infinité de choses bloquées. On attendoit un gros Vaisseau de Dunkerque, qu'on n'osa faire joindre. Nos matelos n'étoient pas en grand nom-

nombre, la Religion en avoit fait évader une infinité, & des meilleurs, & il en falloit un furieux nombre. On fut donc obligé de prendre des Batelliers de la riviere de Loire pour les remplacer, mais il falloit les dresser; tout cela demandoit du tems, & à la Cour on n'en vouloit pas donner. M. de Seignelai donna ses ordres, pour que tout ce qui étoit nécessaire tâchât au moins d'arriver, & il partit de Versailles pour se rendre à Brest, où le Maréchal d'Estées le reçut fort bien, quoique dans le fond du cœur ils ne fussent nullement amis. Ils eurent une conférence sur la marine, & dans la conférence M. de Seignelai lui donna une Lettre du Roi, qui lui marquoit qu'étant informé des desseins des Ennemis, il le croyoit plus nécessaire à commander le long des Côtes les Troupes qu'il avoit, qu'à commander  
l'Ar-

l'Armée navale. La Lettre étoit fort douce , mais il n'y avoit miel qui pût faire avaler un tel poison. Le Maréchal sentit le dégoût de celui-ci aussi vivement qu'on le peut sentir. On lui avoit fait toujours , & dans tous les tems , commander les Flottes , il avoit toute l'expérience que l'on peut avoir , il étoit revêtu d'une grande dignité , & on lui ôtoit sa fonction dans le tems qu'elle étoit la plus brillante , sous un fort mauvais prétexte , pour la donner à un homme , dont la dignité , le mérite & la naissance étoient fort inférieurs au Maréchal , mais celui à qui on la donnoit étoit un homme soumis , qui de tout tems avoit été des plaisirs de M. de Seignelai , & qui étoit le seul homme de la marine , pour qui il eut une forte de confiance & d'amitié. Le Maréchal soutint ce coup avec douleur , mais sans  
bas-

bassesse , & partit pour aller donner ses ordres où le Roi lui ordonnoit. M. de Seignelai cependant trancha du maître dans la marine, comme font tous les Ministres du Roi chacun dans leur district ; donna des ordres , signez *LOUIS* , & plus bas *Colbert*. Il étoit enfin Général en tout , hors qu'il ne donnoit pas le mot , & même il en avoit & les habits & la mine. Dans sa pénible fonction il parla d'aller attaquer les Ennemis jusques dans leurs Ports , exagéra le peu de cas que le Roi faisoit des combats de mer , qui s'étoient donnés jusqu'à lui , & dit qu'il prétendoit que ces combats fussent dorénavant plus décisifs , & que l'on allât d'abord à l'abordage. Il s'embarqua , demeura quelque tems embarqué , & fit faire de grandes provisions. En un mot il n'y eut personne qui n'eût



n'eût cru qu'il alloit tout de bon commander l'Armée. Quand on ſçut cette nouvelle à la Cour, elle parut fort extraordinaire. Tout le monde, grands & petits, s'y trouvoit intéreſſé, & il n'y avoit perſonne qui ne ſongeât, que puisſque l'on faiſoit un auſſi grand tort à un homme de la dignité du Maréchal d'Eſtrées, on devoit s'attendre à pis. M. de Seignelai ſ'ennuya bien-tôt ſur ſon Vaiſſeau : on n'avoit nulle nouvelle de la Flotte de la Mediteranée, cependant les Ennemis parurent à la hauteur de Oueſſant, qui eſt une petite Iſle à huit lieues de Breſt, & parurent au nombre de ſoixante Vaiſſeaux. On avoit de petits Bâtimens de garde, qui en vinrent avertir. Le Maréchal d'Eſtrées ſ'en revint inceſſamment à Breſt, parce que c'étoit la grande affaire. M. de Seignelai, qui  
n'avoit

n'avoit plus d'affaires, songea à ses plaisirs, joua gros jeu, fit l'amour aux Dames de Brest, conserva peu le *décorum* de Ministre, laissa promener les Ennemis huit ou dix jours le long des Côtes & souffrit qu'il vînt une Escadre de dix-huit ou vingt vaisseaux à demilieu de la Côte & à quatre de Brest. Pendant ce tems-là pourtant le convoi qu'il attendoit des Ports de la Manche arriva fort heureusement. Il lui vint aussi des vaisseaux de Rochefort, chargés de ce qui manquoit pour la Flotte. Il lui vint des matelots de tous côtés: enfin cette Flotte, à qui tout manquoit huit jours avant qu'il arrivât, mais à un tel point que les Officiers ne vouloient pas même monter sur leurs vaisseaux, fut pourvûe de tout au de-là de ce qu'il falloit.

Malgré cette heureuse réussite

& les plaisirs que prenoit M. de Seignelai, il ne laissoit pas d'avoir ses heures de chagrin. La Flotte de Provence n'arrivoit pas, on avoit nouvelle qu'elle avoit passé à Cadix il y avoit bien du tems. Celle des Ennemis étoit justement au passage pour arriver à Brest, on avoit envoyé au-devant des vaisseaux qui ne revenoient pas. On lui rendoit aussi compte de l'inquiétude du Roi. Elle augmentoit la sienne, d'autant plus qu'il avoit emporté l'armement du Roi à lui, & que tous les autres Ministres n'en avoient pas été d'avis. Il se lassâ enfin de voir continuellement cette Escadre des Ennemis s'avancer du côté de Brest, il en fit sortir une de dix vaisseaux de la Rade, pour donner la chasse aux Ennemis quand ils paroïtroient : cela leur fit tenir un peu bride en main. Le  
vent

vent avoit toujours été assez bon aux Ennemis, il changea un soir & fut si violent, qu'il les obligea de quitter Ouessant & de se retirer aux Côtes d'Angleterre. Ce vent qui leur étoit contraire, étoit bon à l'Armée de Provence. Tourville, qu'il y avoit deux jours qui étoit à vingt lieues de Brest, & qui avoit sçu par un petit Bâtiment Anglois, qu'il avoit pris, que l'Armée des Ennemis étoit à la hauteur d'Ouessant, jugeant qu'ils n'avoient pas pû demeurer en cet endroit, fit donner toutes les voiles & arriva dans l'endroit où se tenoit ordinairement leur Escadre. Il y avoit vingt-quatre heures qu'ils s'en étoient retirés : ainsi son arrivée fut due à un coup du Ciel, car il eut été obligé de s'en retourner ou d'aller à Rochefort, si les Ennemis eussent

encore demeuré long-tems là. La joye de son arrivée fut grande à Brest & encore plus grande à la Cour, où l'on commençoit d'en désespérer.

On avoit déjà commencé à faire marcher en Flandres les Troupes de Guienne, le Maréchal de Lorge avoit eu aussi avis qu'on l'en tireroit bientôt. Il n'y avoit plus d'autres troupes qu'en Bretagne & en Normandie. Elles eurent aussi ordre de marcher en Flandre aussi-tôt que le Courier eut apporté la nouvelle de l'arrivée de M. de Tourville.

La chose du monde que l'on souhaitoit le plus en France, & qui nous étoit la plus importante dans la conjoncture présente, étoit la mort du Pape. On apprit qu'il étoit malade à l'extrémité. Lavardin, qui avoit été envoyé Ambassadeur à Rome, parce qu'on  
n'en

n'en avoit pas pû trouver d'autre qui y voulût aller, dans l'assurance où l'on étoit à peu près de ne pas réuffir à une fi pénible Négociation, avoit été rappelé. Ce Ministre s'étoit fort mal gouverné avec le Cardinal d'Estrées, & avoit pris des engagements tout contraires aux fiens, & à tous ceux que la France avoit. Avant que de partir de Paris il avoit commencé à prendre des liaisons avec l'Abbé Servien qui avoit été envoyé du Pape pour porter la Barete aux Cardinaux nommés. L'Abbé Servien étoit ennemi particulier du Cardinal. Il étoit François, mais établi à Rome depuis long-tems avec une charge chez le Pape, & vouloit faire sa fortune indépendamment de la France. Cet Abbé donna à Lavardin des vûes toutes contraires, à celles qu'il devoit prendre, d'autant

plus que l'intention du Roi & de M. de Croissi Secrétaire d'Etat des Etrangers étoit , que l'Ambassadeur ne fit rien que de concert avec le Cardinal , qui étoit un homme d'un esprit supérieur, qui depuis long-tems étoit à Rome , qui outre cela y avoit fait beaucoup de voyages , & par conséquent connoissoit beaucoup mieux cette Cour qu'un homme qui n'y faisoit que d'arriver. Dans toutes les affaires qui se rencontrèrent pendant l'Ambassade de Lavardin , il jettoit la faute sur le Cardinal d'Estrées ; mais lui plus sage & plus posé ne donnoit des coups à Lavardin que quand ils pouvoient bien porter. On avoit donné à l'Ambassadeur beaucoup d'Officiers de Marine & des Gardes pour l'accompagner à Rome, afin qu'il ne lui arrivât rien. Il rendit tous ces gens-là mal contents.

tens de ses manieres , de sa mauvaise chere , de son peu d'aparat , au lieu que le Cardinal d'Estrees gaignoit le cœur à tous par ses manieres honnêtes & par sa magnificence. Enfin pendant deux ans & demi que Lavardin fut Ambassadeur à Rome , il ne s'attira que beaucoup de brocards , dépensa bien de l'argent , ne parut guères , & ne réussit à aucune de ses Négociations. Cela n'étoit pas bien étonnant , vû l'obstination du Pape & la haine qu'il portoit au Roi & à la Nation : haine qui n'a que trop paru par la manière dont il a engagé toute l'Europe contre nous & par le peu de secours qu'il voulut accorder au Roi d'Angleterre , qui perdoit son Royaume , parce qu'il étoit trop zelé Catholique. Ce Roi , en partant de France , avoit envoyé M. Porter , homme de beaucoup



d'esprit, pour tâcher de tirer du secours de Sa Sainteté qui ne lui donna pour tout réconfort que des Chapelets & des Indulgences, chose fort peu nécessaire à d'autres qu'à des devots consommés, & qui n'étoit d'aucune utilité pour conquérir un Royaume. Porter s'en revint fort peu édifié de Sa Sainteté, qui disoit envoyer à l'Empereur, pour faire la guerre contre les Turcs, un argent que l'Empereur employoit contre le Roi.

Quand on vit le peu de succès de l'Ambassadeur dans ces affaires, la dépense furieuse qu'il faisoit au Roi & le besoin qu'on avoit d'Officiers, on lui envoya ordre de revenir. Le Pape ne se portoit pas bien, la Reine de Suede, qui ne nous aimoit pas, & le Cardinal Afolin, qui étoit ennemi déclaré de la France, & avoit part

à la confiance du Pape , étoient morts à peu de tems l'un de l'autre. Il y avoit eu , disoit-on , une prédiction sur leur mort , & l'on y joignoit aussi celle du Pape. Sa mauvaise santé & son âge , qui passoit quatre-vingt ans , étoit la plus sûre prédiction. Quelques gens ont cru que sa mort , que l'on prévoyoit prochaine , eut plus de part au rappel de Lavardin que son peu de progrès dans les Négociations.

Dans toutes les petites affaires qui se passèrent en Flandres , les Troupes du Roi , quoiqu'il y en eut beaucoup de nouvelles dans l'armée , avoient l'avantage sur celles des Ennemis , mais ils en avoient un autre , qui étoit qu'il en desertoit un nombre infini des nôtres , & que des leurs il n'en desertoit point. L'affaire la plus considérable qu'il y eut fut un

détachement où St. Gelais commandoit. On tomba sur une partie des Gardes à cheval du Roi d'Espagne aux Pays-Bas. Ils témoignèrent une bravoure extraordinaire & revinrent jusqu'à cinq fois à la charge, ils furent pourtant tous tués & faits prisonniers; comme la Cavalerie des Espagnols n'étoit pas montée, les Gouverneurs des Places faisoient ce qu'ils pouvoient pour la monter à nos dépens & envoioient beaucoup de partis pour prendre des chevaux au fourage. Il y en eut un d'assez insolent pour venir se mettre entre les Gardes pour prendre des chevaux dès le soir à l'abreuvoir, & il fut assez indiscret pour tirer. Rien ne le pouvoit mieux faire découvrir: aussi le fut-il, & le bruit en vint aussi-tôt au Quartier général, que les Gardes étoient attaqués. Tous les jeunes gens,

gens, qui y étoient montèrent à cheval, & poussèrent sans savoir ce que c'étoit: le Prince de Rohan, fils de M. de Soubise, eut le genou cassé; Nogaret un cheval tué sous lui, & le bras un peu égratigné. Tout le parti fut sacrifié, il ne s'en sauva pas un seul. C'étoient-là les grandes affaires du Maréchal d'Humieres, à cause des ordres qu'il avoit. Pour ce qui regardoit l'armée de M. de Duras, on n'y avoit point encore vû d'Ennemis & il n'y avoit eu que de la Cavalerie rassemblée.

M. de Lorraine avoit envoyé à l'Empereur pour savoir s'il vouloit absolument que l'on assiégeât Mayence & lui en remonter les inconvéniens. Il en reçut l'ordre & s'y disposa. La nouvelle vint à Versailles de cette résolution. La joye en fut grande, le Roi même & M. de Louvois dirent, que si

les Ennemis avoient pris un conseil d'eux, ils n'auroient pas fait autre chose. Il y eut beaucoup de paris à la Cour, qu'ils l'attaqueroient ou qu'ils ne l'attaqueroient pas, le Maréchal de Bellefonds, qui tient de l'extraordinaire en tout, paria encore trois jours après que la nouvelle fut venue de l'ouverture de la Tranchée, qu'ils ne l'attaqueroient pas. Mayence étoit un si grand événement, que tout le monde avoit les yeux attachés dessus.

L'Empereur s'avança à Neubourg pour le Mariage de la Reine d'Espagne. Il devoit venir ensuite à Ausbourg pour tâcher de faire déclarer son Fils Roi des Romains, qui étoit déjà Roi d'Hongrie. Jamais il ne pouvoit prendre une plus belle occasion, toute l'Allemagne étoit dans ses intérêts, & Protestans & Catholiques;

liques ; & c'étoit peut-être la seule fois que cela s'étoit ainsi rencontré, & s'il y avoit un tems où le Roi ne pût lui apporter d'obstacle, c'étoit celui-là.

M. de Baviere se rendit à Mayence. M. de Lorraine y disposa ses attaques & en fit trois, qui furent celle de l'Empire, celle des Saxons, & celle des Bavarois : l'armée n'étoit composée que de quarante mille hommes, la quantité de Troupes qu'il y avoit dans Mayence, faisoit qu'ils étoient obligés de monter une Tranchée très-forte, & leurs Troupes en étoient fort fatiguées. Quand M. de Duras vit le siège en train, il commença à rassembler son armée, fit joindre la Cavalerie & l'Infanterie, passa le Rhin à Philisbourg, entra dans le Palatinat, & voulut occuper les Postes que remplissoient des Troupes  
de

de M. l'Electeur de Baviere commandées par M. de Serini, qui étoit son Général. On en reprit d'abord quelques-uns & l'on fut à Heidelberg, qui étoit l'endroit où il y en avoit davantage, ne doutant point que l'on ne l'emportât; mais cela ne réussit pas comme l'on avoit espéré. M. de Serini jetta beaucoup de Troupes dedans & se retira dans les bois avec le reste. On voulut faire attaquer Heidelberg, mais l'on y trouva trop de résistance. M. de Duras jetta la faute de la réussite sur Tessé Maréchal de Camp, qui avoit eu l'ordre de l'évacuer & de le raser; disant qu'il l'avoit assuré que cette Place ne pourroit être en un moindre état de défense. Il fallut s'en revenir avec sa courte honte. On prit & brûla un assez gros Bourg où il y avoit beaucoup de Troupes, & tous les  
Châteaux

Châteaux qui étoient à portée d'incommoder l'Alsace pendant l'hiver. On fit environ quatre mille prisonniers dans toutes ces Places & on les envoya en France, où ils furent dispersés dans les Villes.

Dans le tems que l'on commença à parler du siège de Mayence par l'armée d'Allemagne, on eut peur que celle de Flandres n'attaquât Dinan, qui étoit une Place de la dernière importance pour le Roi. On fit partir Guiscard Colonel de Normandie & Brigadier, pour aller se jeter dedans avec ses deux Bataillons. Il étoit très-brave garçon & avoit beaucoup de mérite, mais six mois auparavant on ne le croyoit pas seulement digne d'être Colonel de Normandie & on lui avoit donné tous les dégoûts imaginables. Il paroissoit à la Cour que l'on avoit envie

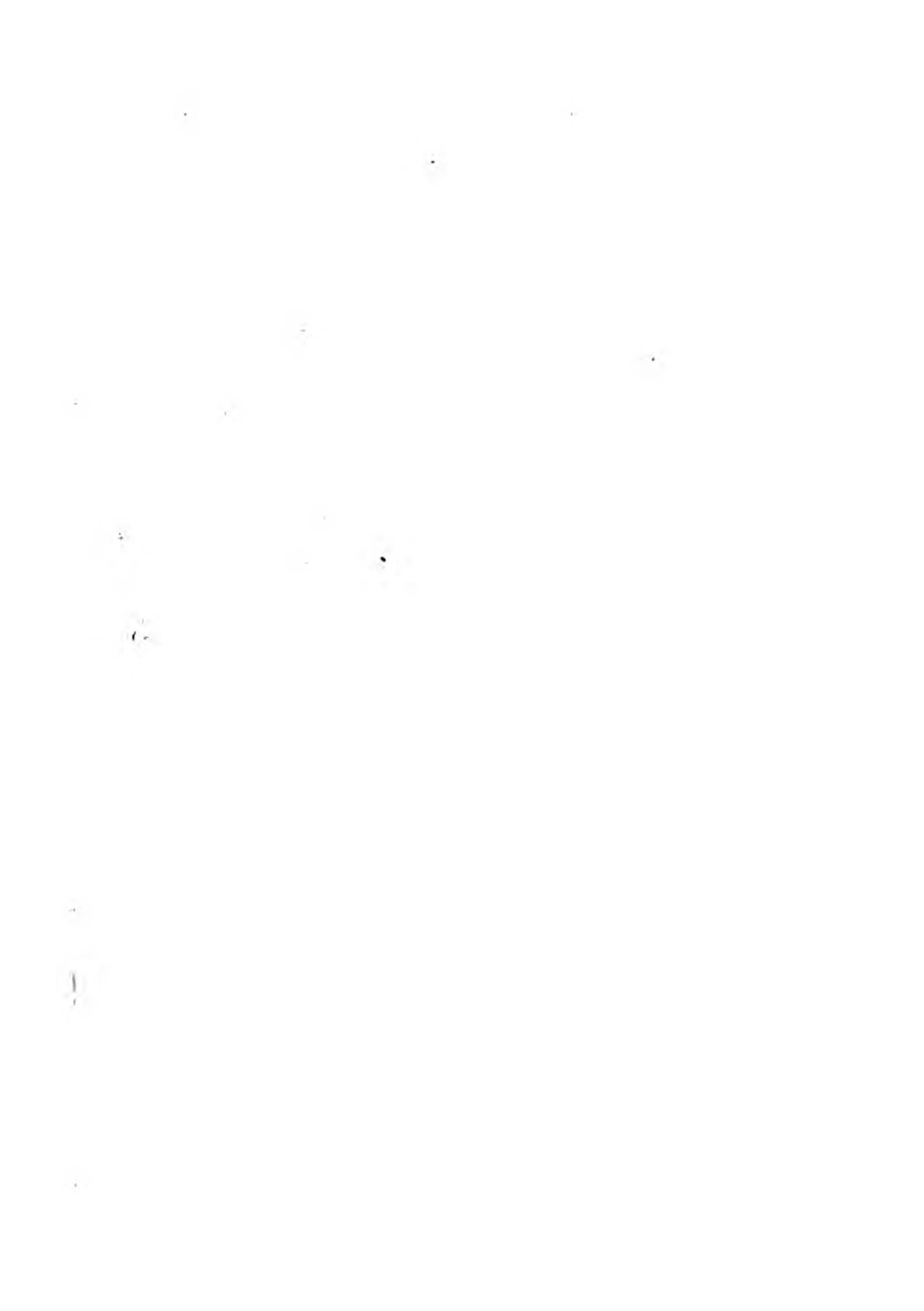


envie de secourir Mayence. On en parloit beaucoup, on disoit aussi que le Roi avoit permis à M. le Maréchal d'Humieres de donner bataille, de maniere que tout le monde étoit fort éveillé sur les événemens. On ne doutoit point aussi de voir un combat naval, de maniere que tout étoit aussi en mouvement sur cela. On fut quelques jours à raccommoder les vaisseaux, & à faire prendre de l'eau à ceux de Provence en attendant que le vent fût bon pour sortir de Brest. Il y avoit des Officiers qui devoient passer en Irlande. Gacé, qui étoit Gouverneur du Pays d'Aulnis & de la Rochelle, avoit eu le dégoût que l'on y avoit envoyé à la fin de l'hiver la Trousse pour y commander. La Trousse se trouva extrêmement mal, & par conséquent dans l'impossibilité de  
fer-

servir. On y euvoya S. Rhut prendre sa place : ce dégoût-là fut plus violent pour Gacé que le premier. Il demanda à aller servir en Irlande & il fut Lieutenant Général du Roi d'Angleterre. Outre lui , le Roi envoya encore le Marquis d'Escarts vieux Brigadier , avec MM. d'Hoquincourt , d'Amanse & de S. Pater , qui étoient de jeunes Colonels. On fit appareiller un vaisseau pour les porter , & quand le vent fut bon , la Flotte mit à la voile. Le Vaisseau destiné pour l'Irlande & une grande Flute destinée à porter les Equipages se séparèrent de l'Armée navale pour aller en Irlande , mais la Flotte , sur laquelle étoit M. de Seignelai , s'en alla descendre à Bellisle. Le Vaisseau dont je viens de parler , destiné pour l'Irlande , fut attaqué par  
les

les Anglois à son retour à Bel-  
lisle & le Capitaine en fut tué.  
Voilà à quoi se termina pour lors  
l'exploit de la plus formidable  
Armée que le Roi eut jusqu'à  
présent mis sur mer.

**F I N**





\_\_\_\_\_

13

14

15

16

17

18

19

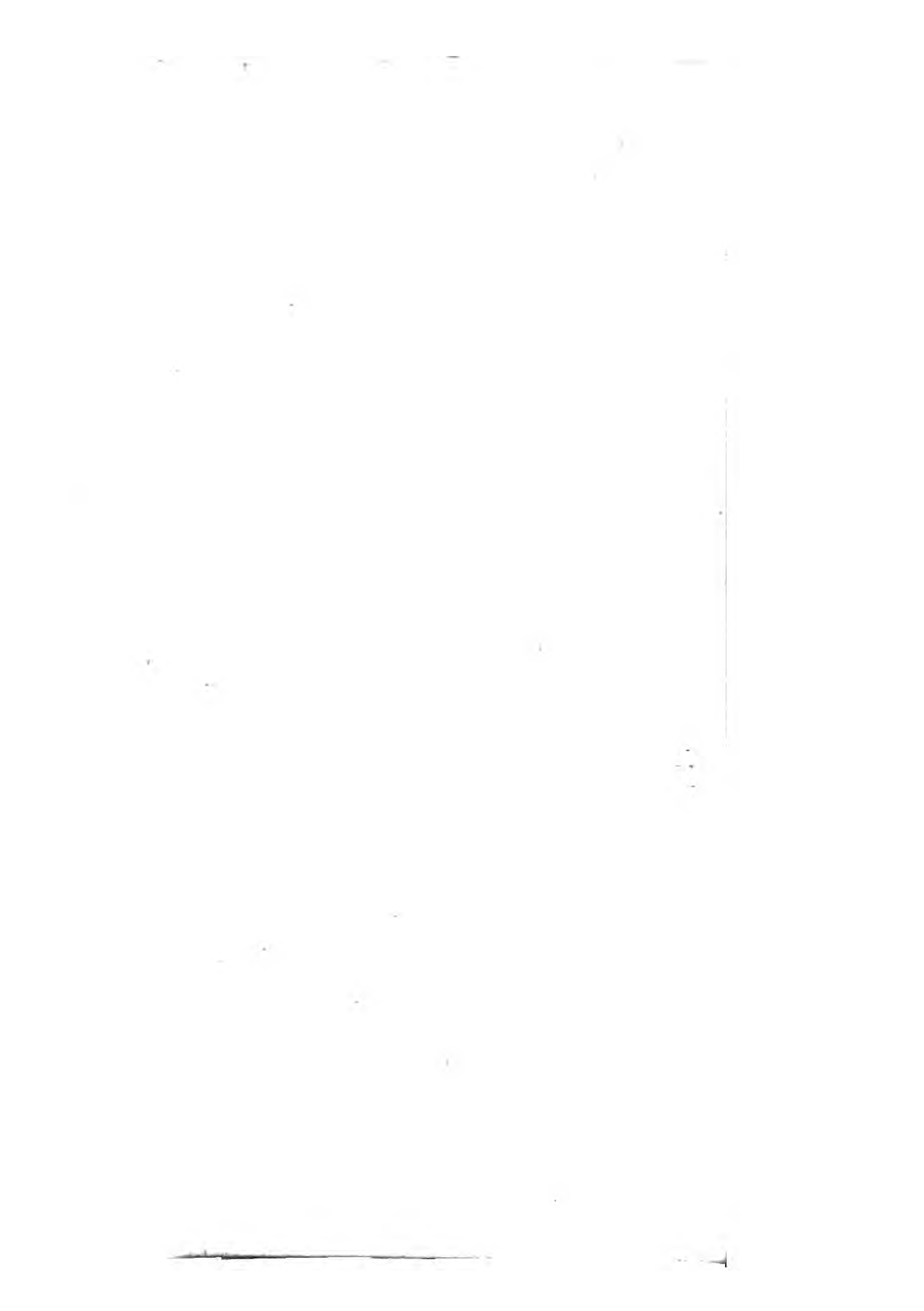
20

21

22

23

24



RM. 11. 1. 51.



